UN MONARCHISME FASCISTE: REPENSER LA NATURE DE LA DICTATURE ROYALE ROUMAINE DES ANNÉES 1938–1940

DORU ADRIAN LIXANDRU
(Centre d'Études Sociologiques et Politiques
Raymond Aron – CESPRA, EHESS/CNRS Paris)

In interwar Romania, the activism of a powerful monarchist political movement led to the emergence of the royal dictatorship (1938–1940) of King Carol II (1930–1940). Despite the major impact this regime had on Romanian society, scholars did not systematically explored its ideological, political and cultural background. Instead, they rather analysed it as a failed experience of personal rule. In this regard, I have tried to answer to a series of fundamental questions related to the modern and nationalist nature of the carolist monarchism. Therefore, I have studied the mechanisms which facilitated the diffusion of fascist ideas and practices, in order to demonstrate the fact that the Romanian royal dictatorship is largely influenced by the ideology and practice of fascist Italy and Nazi Germany. In this article, I first explore the development of the carolist political movement. Secondly, I discuss the issue of transnational fascist exchanges in Europe and in Romania. Thirdly, I examine the fascist orientation and practice of the authoritarian regime, as well as how this phenomenon generates an aestheticization of politics. Finally, in the last part of my analysis, I formulate a series of questions regarding the fascist nature of the Romanian monarchism.

Keywords: aestheticization of politics, fascism, interwar Romania, monarchism, the Carolist dictatorship.

Les dernières décennies ont vu l'intérêt des chercheurs pour la Roumanie de l'entre-deux-guerres augmenter considérablement. Autrefois, les études sur cette période étaient peu nombreuses, car il fallait absolument franchir les cadres rigides de recherche imposées par l'idéologie et la censure communiste. Par contre, malgré cet intérêt croissant, on constate l'absence d'études détaillées sur la nature des initiatives réformatrices déroulées dans les années trente par le roi Carol II et ses partisans.

Parmi les chercheurs, le carlisme apparait comme un épisode local en somme toute secondaire de la montée des régimes antilibéraux en Europe. L'affaire centrale, c'est l'évolution intérieure de l'Allemagne nazie et de l'Italie fasciste, la guerre civile d'Espagne, le régime de Salazar (en Portugal) ou bien celui de Mustafa Kemal (en Turquie). Tout le reste en découle. Pour la Roumanie, la Garde

de Fer, le plus puissant mouvement fasciste de l'Europe Orientale, est au centre des discussions[1]. L'autoritarisme carliste revêt encore une importance secondaire.

L'absence de la mémoire en ce qui concerne les actions de ce souverain est vraiment frappante. Dès 1940, il est considéré comme le principal coupable pour la chute de la Grande Roumanie et devient un sujet tabou dans le champ de la recherche scientifique. Le plus souvent, les représentations liées à sa personne sont assez contradictoires. Soit on met en évidence ses efforts pour la modernisation du pays et le soutien accordé à la culture nationale[2], soit il est durement accusé pour les tares de sa vie personnelle et pour l'incapacité de mener une résistance armée en 1940 pour défendre la Grande Roumanie[3]. La mémoire est toujours sélective, d'autant plus quand il s'agit de nations ou de personnalités politiques. Du coup, l'image commune sur la personne de Carol II le montre simplement comme un coureur[4], un dictateur et un réactionnaire. À l'époque communiste, par exemple, le carlisme est tout simplement envisagé dans le cadre d'une « lutte de classe » menée par la monarchie et la bourgeoisie contre les paysans et les ouvriers[5]. Ensuite, après la chute du régime communiste, les études les plus complexes sur le carlisme examinent d'abord le parti unique créé à la fin des années 1930[6]. Même à cet égard l'analyse est plutôt descriptive qu'analytique. Le *style* politique et l'activisme réformateur

[1] Voir: Radu Ioanid, *The Sword of the Archangel: Fascist Ideology in Romania*, Boulder, CO: East European Monographs, 1990; Francisco Veiga, *Istoria Gărzii de Fier, 1919–1941*, ediția a doua, București, Humanitas, 1995; Leon Volovici, *Ideologia naționalistă și „problema evreiască"*, București, Humanitas, 1995; Irina Livezeanu, *Cultură şi naţionalism în România Mare 1918–1930*, București, Humanitas, 1998; Armin Heinen, *Legiunea „Arhanghelul Mihail", mişcare socială şi organizaţie politică: o contribuţie la problema fascismului internaţional*, București, Humanitas, 1999; Radu Ioanid, *The Sacralised Politics of the Romanian Iron Guard*, in « Totalitarian Movements and Political Religions », vol. 5, nr. 3, 2004, p. 419–453; Constantin Iordachi, *Charisma, Politics and Violence: The Legion „Archangel Michael" in Inter-war Romania*, Trondheim, Program on East European Cultures and Societies, 2004; Idem, *God's chosen warriors: Romantic palingenesis, militarism and fascism in modern Romania*, in *Comparative Fascist Studies: New Perspectives*, edited by Constantin Iordachi, London, Routledge, 2009, pp. 316–357; Valentin Săndulescu, *Fascism and Its Quest for the „New Man": The Case of the Romanian Legionary Movement*, in « Studia Hebraica », nr. 4, 2004, p. 349–361; Rebecca Haynes, *Work Camps, Commerce, and the Education of the „New Man" in the Romanian Legionary Movement*, in « The Historical Journal », vol. 51, nr. 4, 2008, p. 943–967; Traian Sandu, *Un fascisme roumain: histoire de la Garde de Fer*, Paris, Perrin, 2014; Zigu Ornea, *Anii treizeci: extrema dreaptă românească*, ediția a patra, București, Cartea Românească, 2015; Roland Clark, *Sfântă tinerețe legionară: activismul fascist în România interbelică*, Iași, Polirom, 2015.

[2] Lilly Marcou, *Le roi trahi: Carol II de Roumanie*, Paris, Pygmalion, 2002.

[3] Ioan Scurtu, *Istoria României în timpul celor patru regi*, vol. IV, București, editura Enciclopedică, 2004, p. 296.

[4] Paul D. Quinlan, *Regele playboy: Carol al II-lea al României*, București, Humanitas, 2001.

[5] Lucrețiu Pătrășcanu, *Sub trei dictaturi*, București, editura Politică, 1970; Alexandru Gheorghe Savu, *Dictatura regală 1938–1940*, București, editura Politică, 1970; Florea Nedelcu, *De la Restauraţie la Dictatura regală. Din viaţa politică a României 1930–1938*, Cluj-Napoca, Dacia, 1981.

[6] Florin Müller, *Metamorfoze ale politicului românesc 1938–1944*, București, Editura Universității din București, 2006, p. 192–276; Radu Florian Bruja, *Carol al II-lea şi partidul unic: Frontul Renaşterii Naţionale*, Iași, Junimea, 2006; Petre Țurlea, *Partidul unui rege: Frontul Renaşterii Naţionale*, București, editura Enciclopedică, 2006; Florian Grecu, *Construcţia unui partid unic: Frontul Renaşterii Naţionale*, București, editura Enciclopedică, 2012.

du roi et de ses partisans sont également négligés par les travaux biographiques[7] ou par les histoires politiques qui portent sur son règne[8]. La nature fasciste du carlisme a été rarement remarquée ou analysée, sauf dans un livre paru en 2010[9]. L'auteur, Dylan Riley, discute franchement le caractère « fasciste » de la dictature royale[10]. Généralement, les historiens et les politologues ont saisi la montée de l'autoritarisme monarchique plutôt comme le résultat des aspirations antilibérales de Carol et de sa camarilla. À cet égard il faut également rappeler que tant à l'époque communiste que dans la période suivante les travaux universitaires ont envisagé l'échafaudage idéologique de l'autoritarisme carliste comme étant tout d'abord une création de la propagande.

Cette partie de la vérité est, certes, insuffisante. Cela rappelle d'autres regards, plus nuancées, plus complexes. En démontrant les limites théoriques des interprétations qui envisagent la montée du carlisme comme étant générée tout d'abord par la volonté d'un seul individu (voire de Carol), nous pouvons créer les cadres nécessaires pour le renouvellement de la recherche sur la manière de laquelle une série remarquable d'idées sur le *gouvernement* et la *modernisation* ont été avancées et pratiquées dans la Roumanie de l'entre-deux-guerres.

La montée du carlisme roumain est étroitement liée au contexte politique, géopolitique et idéologique européen. À cette époque, la montée des dictatures est saisissable y compris dans les États voisins situés au sud du Danube. En Albanie, en Yougoslavie, en Bulgarie et en Grèce, les souverains montrent une forte volonté d'absolutisme. En 1929, un régime autoritaire est instauré en Yougoslavie, où le roi Alexandre dirige un État assez semblable avec la Grande Roumanie. Outre le fait que le roi Carol II est le beau-frère du roi Alexandre (marié à une des sœurs du monarque roumain), il existe quelques autres points communs : un ensemble politique hétérogène, un roi encore jeune, avancé comme symbole intégrateur et comme vecteur réformateur, mais également la difficulté de souder les régions englobées autrefois dans les anciens empires ottoman et austro-hongrois. Ensuite, en 1934, un régime autoritaire est instauré y compris en Bulgarie et deux années plus tard la politique de l'État grec se tourne elle-aussi vers l'autoritarisme. Le roi Georges II et son Premier ministre, le général Métaxas, effrayés par un mouvement de grèves qui se déclenche à Salonique en mai 1936, mettent en place une dictature militaire, qui emprunte quelques-uns de ses traits au fascisme : ainsi l'encadrement de la jeunesse ou une politique de grands travaux publics[11].

[7] Maria Bucur, *Carol II of Romania*, in Bernd J. Fischer (ed.), *Balkan Strongmen: Dictators and Authoritarian Rulers of South Eastern Europe*, London, Hurst & Company, 2006, p. 87–117.

[8] Matthieu Boisdron, *La Roumanie des années trente. De l'avènement de Carol II au démembrement du royaume (1930–1940)*, Parçay-sur-Vienne, Éditions Anovi, 2007.

[9] Dylan Riley, *The Civic Foundations of Fascism in Europe: Italy, Spain and Romania, 1870–1945*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2010.

[10] *Ibidem*, p. 142.

[11] Serge Berstein, *Démocraties, régimes autoritaires et totalitarismes de 1900 à nos jours*, Paris, Hachette, 2007, p. 100. Voir aussi: Aristotle Kallis, *Neither Fascist nor Authoritarian: The 4th of August Regime in Greece (1936–1941) and the Dynamics of Fascistisation in 1930s Europe*, in « East Central Europe », vol. 37, nr. 2–3, 2010, p. 303–330.

Dans les dernières années, les chercheurs ont beaucoup étudié le caractère *transnational* du fascisme[12], y compris celui de l'Europe centrale-orientale[13]. Certaines études portent sur la propagande fasciste diffusée en Europe orientale[14], sur la Grande Bretagne[15] ou sur la région d'Alsace[16]. Mais le régime autoritaire dirigé par Carol II mérite à son tour d'être examiné dans le cadre des études sur le fascisme. À cet égard, Aristotle Kallis nous a fourni un modèle attractif quand il a analysé d'une telle manière la dictature du général Ioannis Metaxas en Grèce[17]. Entre le nationalisme fasciste et la collaboration transnationale il y a alors une relation étroite[18]. En effet, pour comprendre la nature du régime carliste l'étude de la diffusion des idées et des pratiques fascistes devient indispensable. L'emploi d'une perspective analytique comparative et transnationale peut éclairer le développement de ce régime et j'ai ainsi essayé d'intervenir d'une manière innovatrice et de présenter sa dimension *moderne* à travers un spectre *fasciste*, afin de mettre en évidence les caractéristiques originales d'un mouvement politique antilibéral peu connu.

Dans les années 1930, le modèle autoritaire mise en place en Italie et en Allemagne est extrêmement populaire en Roumanie et ce phénomène se produit parallèlement avec le rejet du paradigme parlementaire représenté autrefois (plus précisément, avant la Grande Guerre) par la France. Le fascisme est envisagé alors comme la seule dynamique capable d'engendrer un ordre nouveau : à la fois autoritaire, nationaliste et anticommuniste. Dans un article qu'il publie en 1938, Mihail Manoilescu explique ce changement de direction par le fait qu'à la différence de l'Italie et de l'Allemagne, la France n'a pas réussi à créer « *un style* » politique « *nouveau* » et « *original* », qui pourrait offrir des solutions aux défis politiques, culturelles et économiques de la modernité[19]. L'Italie fasciste et l'Allemagne nazie deviennent alors un modèle de palingénésie nationale pour de nombreux intellectuels

[12] Antonio Costa Pinto, Aristotle Kallis (eds), *Rethinking Fascism and Dictatorship in Europe*, London, Palgrave Macmillan, 2014. Voir aussi: Patricia Clavin, *Transnational Communities in European History, 1920–1970*, in « Contemporary European History », vol. 14, nr. 4, 2005, p. 421–439.

[13] Constantin Iordachi, *Fascism in Interwar East Central and Southeastern Europe. Towards a New Transnational Research Agenda*, in « East Central Europe », vol. 37, nr. 2–3, 2010, p. 161–213.

[14] Stefano Santoro, *L'Italia a l'Europa orientale: diplomazia culturale e propaganda*, 1918–1943, Milano, Franco Angeli, 2005.

[15] Claudia Baldoli, *Exporting Fascism: Italian Fascists and Britain's Italians in the 1930s*, Oxford, Berg Publishers, 2003; Salvatore Garau, *The Internationalisation of Italian Fascism in the face of German National Socialism, and its Impact on the British Union of Fascists*, in « Politics, Religion & Ideology », vol. 15, nr. 1, 2014, p. 45–63.

[16] Samuel Huston Goodfellow, *Fascism as a Transnational Movement: The Case of Inter-War Alsace*, in « Contemporary European History », vol. 22, nr. 1, 2013, p. 87–106.

[17] Aristotle Kallis, *Neither Fascist nor Authoritarian: The 4th of August Regime in Greece (1936–1941) and the Dynamics of Fascistisation in 1930s Europe*, in « East Central Europe », vol. 37, 2010, p. 303–330.

[18] Arnd Bauerkämper, *Transnational Fascism: Cross-Border Relations between Regimes and Movements in Europe, 1922–1939*, in « East Central Europe », vol. 37, nr. 2–3, 2010, p. 214–246.

[19] Mihail Manoilescu, *Sterilitatea ideologică a Franței postbelice*, in „Lumea Nouă", nr. 7–10, iulie-octombrie 1938, p. 195–198.

roumains. Parmi eux, Manoilescu est extrêmement actif, théoricien réputé à la fois du corporatisme et du parti unique[20]. Mais celui-ci est en même temps un monarchiste acharné, partisan (dès le début des années 1920) du prince Carol (fils du roi Ferdinand et de la reine Marie), devenu souverain de la Roumanie en 1930. Cet aspect est tout à fait important, puisque l'alliance forgée entre la monarchie carliste et les élites philo-fascistes (intellectuels, hommes politiques ou bureaucrates) va créer progressivement les cadres favorables pour la fascisation de la dictature royale des années 1938–1940.

Même si le carlisme des années 1930 est précédé par le carlisme des années 1920, quand les nationalistes monarchistes nourrissent une idéologie qui proclame la nécessité d'avoir un chef autoritaire destiné à faciliter par ses actions le processus de formation de l'État national[21], la véritable période *carliste* commence en juin 1930. Bien qu'il renonce à sa qualité de prince héritier (à la fin de l'année 1925) pour partir à l'étranger avec Elena Lupescu (sa maîtresse), la mort du roi Ferdinand (en 1927), le manque de crédibilité de la Régence[22] et la crise économique qui frappe le monde à la fin de la décennie préparent alors le terrain pour le retour de Carol en Roumanie. On y cherche un *homme providentiel* capable de restaurer l'« ordre » tant désirée et Carol est ainsi projeté comme *Sauveur* de la nation et, ensuite, intronisé (le 8 juin 1930). Il s'agit d'un véritable tournant, qui marque bien pour ce pays une nouvelle époque, forte de nouveautés.

À partir de 8 juin (fêté dans les années 1930 comme jour de la «Restauration »), son image devient l'objet d'une attention particulière; en même temps, sa personnalité et son *style* le font la cible de nombreuses attentes de réforme. À cette époque, le mythe du *chef* – projeté sur Carol – dote le monarchisme d'une véritable vocation réformatrice et, du coup, par les réformes qu'il dirige, ce monarque prétend être devenu l'architecte d'un « État nouveau ». Le roi et ses partisans vont repenser le projet de l'État-nation afin d'essayer de renouveler profondément ses institutions et la société roumaine. À cet égard, le fascisme (soit-il italien ou allemand) est envisagé comme un véritable modèle à suivre, un exemple d'évolution positive et de perfectionnement. Sous le règne de Carol II, une forte politique réformiste commence surtout à partir de 1933–1934, se poursuit avec la mise en place du régime autoritaire en 1938 et se clôt par les pertes territoriales de 1940[23] et l'abdication du roi[24]. Face à la guerre et aux pertes territoriales infligées à la Grande Roumanie, le mythe Carol perd rapidement de son efficacité. Le pouvoir

[20] Idem, *Le siècle du corporatisme: doctrine du corporatisme intégral et pur*, Paris, Librairie Félix Alcan, 1934; Idem, *Le parti unique: institution politiques des régimes nouveaux*, Paris, Les Œuvres Françaises, 1936.

[21] Florin Ţurcanu, *Néotraditionalisme et politique dans la Roumanie des années vingt*, in « Revue des études sud-est européennes, Bucarest, 1997, tome XXXV, nr. 1–2, p. 77–86.

[22] Son fils Michel, né en 1921, est alors trop jeune pour devenir roi.

[23] Dès le 28 juin 1940, la Bessarabie et la Bucovine du Nord sont annexées sans conflit armé par l'Union Soviétique). Ensuite, par le « Diktat » de Vienne de 30 août, le nord de la Transylvanie est rattaché à la Hongrie.

[24] L'abdication du roi, le 6 septembre, est suivie par son départ en exile, en Portugal.

central entre alors dans une phase de repli, où la monarchie est de moins en moins populaire.

Dans le cadre de cette étude, j'ai analysé le *carlisme* comme un mouvement politique moderne, à la fois nationaliste et monarchiste, antiparlementaire et antilibéral, avec une conception autoritaire sur le politique, doté d'une idéologie palingénésique et fondateur d'un régime politique qui imite généreusement les régimes fascistes italien et allemand, y compris en ce qui concerne l'esthétisation du politique. Cette définition (certes, inachevée et provisoire, comme toute définition) engloberait les plus importantes traits de ce mouvement politique. Bien que cela ne couvre pas « tous » les aspects du carlisme, elle nous facilite, à mon avis, la compréhension de ce phénomène.

Le *carlisme* est un terme qui se contente d'une histoire particulière. Il est utilisé (plus ou moins souvent) dès les années vingt tant par les partisans ou par les adversaires du roi que par les observateurs extérieurs ou par les chercheurs pour décrire l'activisme politique du monarque et de ses adeptes. En fait, ce mouvement politique – doté d'une idéologie qui soutient à la fois une image positive sur Carol et le renforcement de ses pouvoirs politiques – englobe un grand nombre d'acteurs : non seulement le monarque et sa camarilla, mais aussi de nombreux intellectuels (Nae Ionescu, Mihail Manoilescu, Nicolae Iorga ou Nichifor Crainic), hommes politiques (Constantin Argetoinau, Gheorghe Tătărescu, Armand Călinescu, Valer Pop), journalistes (Cezar Petrescu, Pamfil Șeicaru), militaires, industriels (Nicolae Malaxa, Ion Gigurtu) membres du clergé orthodoxe (Miron Cristea), universitaires (Dimitrie Gusti, Constantin C. Giurescu, Istrate Micescu) ou technocrates (surtout pendant le régime autoritaire)[25]. Le projet monarchiste est destiné à être achevé par l'entremise de Carol, mais il est beaucoup plus complexe que la personne et les actions de celui-ci. C'est à cause de ce fait que ma recherche porte non sur le philo-fascisme du roi, mais sur le *philo-fascisme carliste*.

Ainsi, j'ai examiné ce sujet à partir de trois perspectives différentes: comme une *idéologie* (autrement dit, comme un corpus d'idées), comme un *mouvement politique* et comme un *régime politique* (c'est-à-dire comme un système de gouvernement). En fait, la relation entre ces trois aspects mit en évidence une métamorphose remarquable. Du coup, les acteurs du carlisme passent facilement de l'*idéologie* à la *pratique politique* (par la mise en place de leurs idées), dont l'apogée se déroule à la fin des années 1930, quand ce *mouvement politique* aboutit à instaurer un *régime politique* qui revendique le monopole du gouvernement. D'une part, l'idéologie renforce le régime politique et lui confère une certaine légitimité. D'autre part, l'idéologie n'est pas seulement un instrument du régime. Celui-ci peut-être envisagé à la fois comme une œuvre (certes, plus ou moins fidèle) de cette idéologie. Il ne faut pas négliger le fait que le changement politique

[25] À cet égard, voir : Doru Adrian Lixandru, *O dictatură în condominiu? Elitele tradiționale și monarhia în timpul regimului autoritar din România anilor 1938-1940*, in «Revista istorică », tom XXVI, nr. 3–4, 2015, p. 311–321.

de février 1938 est préparé et facilité y compris par une armature idéologique mise en place antérieurement. Envisagé ainsi, le carlisme englobe les acteurs du mouvement politique monarchiste qui fait l'objet de notre étude, c'est-à-dire leurs idées et leurs actions, voire la manière de laquelle ils donnent un sens à la « réalité » et façonnent cette « réalité ». Ce n'est pas la manière de laquelle ses acteurs se ressemblent dans le cadre d'une organisation politique cohérente qui fait la force du carlisme, mais c'est la façon dont ceux-ci parviendront à diffuser et matérialiser leurs idées. Pourtant, ce mouvement politique finit par s'emparer du pouvoir, en même temps que d'autres mouvements politiques ne le font pas.

Cet article ne représente pas une étude comparative entre le carlisme et les régimes fascistes européens de cette époque, mais il porte sur la façon dont le régime politique roumain des années 1938-1940 s'inspire de l'extérieur pour pratiquer sa propre idéologie. J'ai essayé également de franchir les cadres d'une simple analyse politique ou historique pour saisir premièrement l'aspect *heuristique* de ce fascisme monarchiste, voire ce que les acteurs du carlisme apportent de nouveau dans le contexte politique roumain et européen des années trente. La recherche est centrée sur la période 1938–1940 puisque cette tranche de temps fournit l'expérience carliste la plus profonde. Du point de vue chronologique, ce régime débute avec le coup d'État de 10 février 1938 et dure jusque le 6 septembre 1940, le jour de l'abdication du roi. À travers cette période, la Roumanie subit une série de réformes fondamentales, liées souvent à l'idéologie et à la pratique fascistes.

Ma recherche commence avec une courte introduction qui porte sur le mimétisme fasciste et sur la nature du courant idéologique italophile dans la Roumanie de l'entre-deux-guerres, afin d'explorer le mimétisme philo-fasciste pratiqué pendant le régime autoritaire. Plus exactement, j'ai analysé tant les relations institutionnelles extérieures de ce régime que la façon dont se produit la diffusion des idées et leur mise en place; non seulement par rapport à l'Italie mussolinienne, mais aussi en relation avec l'Allemagne nazie. À cet égard, je me suis également intéressé au phénomène d'esthétisation du politique, c'est-à-dire à la manière de laquelle les rituels politiques diffusent alors une vision *fasciste* du monde dans l'espace publique. La mise en scène d'un régime politique est toujours intéressante, chargée de symboles et d'intentions révélatrices de l'idéologie de l'époque. Enfin, dans la dernière partie du texte j'ai formulé une série de questions plus amples sur la nature du mimétisme carliste (fut-il politique, idéologique, esthétique, économique ou culturel). Je propose ainsi une possible intégration du monarchisme carliste roumain dans la famille des fascismes européens. Le fait d'envisager ce mouvement politique y compris dans un contexte politique continental nous aide à mieux comprendre le fait que le processus de personnalisation carliste du pouvoir et le régime autoritaire monarchiste établit en Roumanie ne peuvent être expliqués tout simplement comme un résultat arbitraire des ambitions personnelles de Carol II. Par contre, le nationalisme monarchique

peut être mieux saisi une fois examiné dans le cadre de la vague de bouleversements sociopolitiques et culturels qui traverse l'Europe de l'entre-deux-guerres et qui établit les cadres favorables pour la montée des projets politiques de « régénération nationale » à travers des méthodes antilibérales.

MIMÉTISME ET ITALOPHILIE. AUX ORIGINES DU FASCISME MONARCHIQUE

Certes, le philo-fascisme qui fait l'objet de cette étude n'est pas un phénomène limité à la Roumanie. En effet, le mimétisme est un phénomène largement répandu parmi tous les régimes fascistes ou autoritaires de cette époque. Il s'agit d'une coopération extrêmement diverse, qui englobe non seulement les affaires militaires et l'idéologie, mais également l'économie, la propagande, le tourisme ou les événements sportifs[26]. Mussolini gagne tôt l'admiration d'Adolf Hitler, le chef de parti national-socialiste allemand. Au début des années 1920, Hitler possède un portrait du Duce dans son bureau de Munich. Une année après la « marche sur Rome », le dirigeant allemand essaye lui aussi de renverser le gouvernement bavarois par un putsch (en novembre 1923). Mais Mussolini a aussi ses disciples Portugais, Espagnols, Autrichiens ou Français. En France, en Belgique, mais également en Hollande et en Grande Bretagne on assiste à la création des mouvements qui identifient volontairement leurs idées et leurs postulats avec celles du fascisme italien[27]. En fait, c'est Mussolini qui est le premier dictateur de la période de l'entre-deux-guerres et de nombreux dirigeants autoritaires de cette époque vont imiter les pratiques consacrées par celui connu alors comme le « Duce »[28].

Ensuite, il faut également ajouter le fait que l'Allemagne nazie s'inspire massivement de programmes sociaux et d'infrastructure pratiqués dans l'Italie fasciste. Imitateur de Mussolini, Hitler lance en 1934 un ambitieux programme de construction des *Reichsautobahnen*, les autoroutes du Reich qui font suite aux *autostrade* italiennes. Ensuite, ce n'est qu'après un voyage fait en Italie que Robert Ley (dirigeant du Front allemand du travail – *Deutsche Arbeitsfront*) mit en 1933 les bases de *Kraft durch Freude*, l'organisation nazie pour l'encadrement des travailleurs[29]. Non seulement les allemands imitent progressivement le modèle italien de l'*Opera Nazionale*

[26] Voir: Arnd Bauerkämper, *op. cit.*; Idem, *Ambiguities of Transnationalism: Fascism in Europe Between Pan–Europeanism and Ultra–Nationalism, 1919–1939*, in «German Historical Institute Bulletin », vol. 29, nr. 2, 2007, p. 43–67; Luca de Caprariis, *Fascism for Export? The Rise and Eclipse of the Fasci Italiani all'Estero*, in « Journal of Contemporary History », vol. 35, nr. 2, 2000, p. 151–183.

[27] Johann Chapoutot, *Fascisme, nazisme et régimes autoritaires en Europe 1918–1945*, Paris, Presses Universitaires de France, 2013, p. 136.

[28] Voir: *The Cult of the Duce: Mussolini and the Italians*, edited by Stephen Gundle *et al.*, Manchester, Manchester University Press, 2013.

[29] Johann Chapoutot, *op. cit.*, p. 198.

Dopolavoro (crée en 1925), mais aussi des États autoritaires comme le Portugal (*Fundação nacional para a alegria no trabalho*), la Grèce (*Ergasia estia*) ou l'Espagne (*Educación y descanso*)[30]. Autrement, le régime de Mussolini s'inspire de l'expérience politique de Gabrielle D'Annunzio à Fiume sur l'esthétisation du politique[31] ou de l'épisode de la Révolution Française quand il adopte un nouveau calendrier. Ainsi, le moment de l'arrivée au pouvoir des « chemises noirs » (1922) est consacré officiellement comme lé début d'une « nouvelle ère » pour la nation italienne (ANNO I)[32]. En revanche, en 1938, c'est la législation raciale mise en place dans le Troisième Reich qui sert à son tour comme modèle aux fascistes Italiens quand ceux-ci adoptent une politique antisémite[33].

En Roumanie, après la Première Guerre Mondiale, ce type de mimétisme est saisissable surtout par rapport à l'Italie fasciste. Le philo-fascisme des Roumains englobe d'abord le culte du *chef*, voire l'admiration pour la personne de Mussolini, rencontré personnellement par les monarchistes Mihail Manoilescu, Dimitrie Gusti, Pamfil Şeicaru, Nichifor Crainic, Nicolae Iorga ou Constantin Argetoianu. Chacun d'entre eux visite l'Italie dès les années 1920, afin d'être captivé par la personnalité du « Duce » et par les réformes qu'il dirige.

Pour de nombreux nationalistes roumains de l'entre-deux-guerres, cette nation devient un véritable exemple à suivre. Il n'y a probablement pas d'autres pays où le fascisme italien est si attentivement examiné comme en Roumanie. La mise en place de ce régime politique polarise le débat des idées en Roumanie de telle manière que les textes écrits sur l'*Italie* inondent les publications roumaines de l'entre-deux-guerres. Les italophiles agissent constamment pour renforcer les relations entre les deux nations latines. On voit ainsi dans la Grande Roumanie la naissance de nombreuses associations culturelles et revues italophiles. Ainsi, ce rapprochement ne doit pas être envisagé comme étant tout simplement le résultat d'une propagande Le philo-fascisme s'inscrit aussi dans un contexte d'une forte coopération culturelle italo-roumaine. À cette époque, les professeurs italiens Ramiro Ortiz, Carlo Tagliavini et Mario Ruffini, ainsi que des Roumains comme Alexandru Marcu et Claudiu Isopescu ont eu un rôle important dans la présentation et le développement des relations culturelles et scientifiques entre les deux pays. Grâce à leurs recherches, aux études publiées en Italie et en Roumanie, mais

[30] Victoria De Grazia, *Dopolavoro*, in *Dizionario del fascismo*, a cura di Victoria De Grazia e Sergio Luzzatto, volume primo, Torino, Einaudi, 2005, p. 446.

[31] Emilio Gentile, *La religion fasciste. La sacralisation de la politique dans l'Italie de Mussolini*, Paris, Perrin, 2002, p. 43–44; Claudia Salaris, *À la fête de la Révolution: artistes et libertaires avec D'Annunzio à Fiume*, Monaco, Éditions du Rocher, 2006, p. 21–22; George L. Mosse, *The Poet and the Exercise of Political Power: Gabrielle D'Annunzio*, in « Yearbook of Comparative and General Literature », Indiana University, vol. 22, 1973, p. 33, 39; Michael A. Ledeen, *The First Duce: D'Annunzio at Fiume*, Baltimore, The John Hopkins University Press, 1977, p. VII–VIII.

[32] George L. Mosse, *La révolution fasciste. Vers une théorie générale du fascisme*, Paris, Seuil, 2003, p. 115.

[33] Voir: Marie-Anne Matard-Bonucci, *L'Italie fasciste et la persecution des Juifs*, Paris, Presses Universitaires de France, 2012.

également aux revues qu'ils avaient dirigées (*Roma,* 1921–1933; *Studii italiene,* 1934–1943), ces personnalités ont largement contribué à la bonne connaissance de l'histoire et de la culture des deux peuples et à l'enrichissement du dialogue culturel italo-roumain. À cet égard, les chercheurs ont justement remarqué le faut que l'époque de l'entre-deux-guerres a été la période de pointe dans l'évolution des recherches réciproques promues en Roumanie et en Italie[34]. D'ailleurs, la litterature et la culture italienne sont assez souvent discutées y compris dans les pages de la *Revue des Fondations Royales* (Revista Fundațiilor Regale), publiée à partir de 1934 avec le soutien du roi Carol II[35].

Ensuite, le rapprochement entre les deux nations est facilité par le mythe de leurs origines latines ainsi que par l'anti-bolchévisme roumain, qui trouve dans le fascisme un pilier idéologique assez fort. Si l'Union Soviétique représente maintenant pour la Grande Roumanie l'altérité, le contre-modèle, alors l'Italie fasciste serait le contraire. D'ailleurs, dans la préface de la traduction roumaine du livre de Vincenzo Meletti sur la « civilisation fasciste », le carliste Nicolae Iorga oppose franchement le fascisme à la menace bolchévique[36]. En Roumanie, la fascination pour le fascisme italien est à la fois politique, intellectuelle et culturelle. Pour ses admirateurs Roumains, l'Italie de cette époque s'avère être une véritable nation transfigurée, pays de l'ordre et du travail créateur. Dans ce contexte, la coopération italo-roumaine est renforcée progressivement. En 1932, une « Librairie italienne » ouvre ses portes à Bucarest[37] et une année plus tard l'État roumain inaugure en Italie le nouveau siège de l'École roumaine de Rome, un événement où participe y compris Benito Mussolini, à côté de nombreuses personnalités roumaines et italiennes[38]. En revanche, l'État fasciste crée en Roumanie un « Institut de culture italienne ». Cet établissement déroule son activité non seulement dans la capitale, mais également dans les villes de Timișoara, Cernăuți, Chișinău et Galați.

Cependant, il ne faut pas négliger ni la façon dont les intellectuels et la presse carliste comptent alors parmi les plus importants vecteurs idéologiques du fascisme. Les centaines de textes parus dans les quotidiens *Cuvântul* (Le Mot), *Curentul* (Le Courant) et *Neamul Românesc* (La Nation Roumaine) ainsi que dans les revues *Calendarul* (Le Calendrier), *Lumea Nouă* (Le monde nouveau), *Gândirea* (La pensée) ou *Vremea* (Le Temps) forgent une véritable radiographie du régime fasciste italien, peint d'une manière extrêmement positive, à partir une admiration qui est à la fois politique, intellectuelle et culturelle. Certes, les philo-fascistes expliquent ce régime selon leurs propres attentes. Les monarchistes

[34] Veronica Țurcuș, *Le rôle des bibliographies italo-roumaines dans la recherche des liens culturels-historiques entre les Roumains et les Italiens*, in «Transylvanian Review», vol. VII, nr. 1, 1998, p. 97–98.

[35] Voir: Biblioteca Centrală Universitară din București, *Revista Fundațiilor Regale: indice bibliografic adnotat*, București, 1995.

[36] Nicolae Iorga, *Prefață* la Vincenzo Meletti, *Civilizația fascistă*, București, Tiparul Oltenia, 1931, p. 3.

[37] Vladimir Ionescu, *Librăria italiană din Bucureşti*, in „Cuvântul", anul VIII, 29 ianuarie 1932, p. 1.

[38] „Calendarul", anul II, 11 ianuarie 1933, p. 1.

roumains ignorent volontairement le radicalisme du fascisme italien. Attirés par son idéologie activiste, nationaliste et antiparlementaire, ceux-ci proclament à leur tour la nécessité d'organiser la nation d'une manière unitaire et hiérarchique. Il faut bien prendre en compte cet aspect, puisque ces personnes jouent un rôle clé dans le processus d'invention idéologique et ensuite de mise en place de la dictature carliste. En fait, à cette époque, entre la monarchie et cette catégorie sociale il y a une relation extrêmement étroite, autour de laquelle s'érige l'entier échafaudage du monarchisme autoritaire roumain.

Même si le carlisme roumain possède sa propre spécificité idéologique (nationale), ce n'est pas moins vrai que des idées et des institutions extérieures à la Grande Roumanie s'avèrent être des véritables sources d'inspiration et qu'à cet égard c'est le modèle fasciste qui séduit les acteurs de ce monarchisme. Les initiatives du régime politique qui fait l'objet de cette analyse s'inscrivent dans les cadres d'un paradigme politique devenu presque classique à cette époque, quand le parlementarisme et le libéralisme sont envisagés souvent comme une dynamique dévastatrice par rapport à la *planification* et au projet d'un Etat *omnipotent* dirigé par un *chef* capable. Les régimes de droite sont largement animés alors par l'ambition claire de reformer l'État et la société: ils promettent tous d'édifier des États nouveaux, dont les leaders – Mussolini, Hitler, Mustafa Kemal, Franco ou Salazar – revendiquent le statut de chefs absolus. En Roumanie, le discours et les pratiques réformatrices des monarchistes roumains sont centrés autour du même mythe palingénésique, mais cette fois sur l'idée d'une régénération nationale dirigée par la monarchie. Progressivement, ce mythe sera utilisé comme source d'inspiration pour une nouvelle forme de modernité politique[39]. Le *fascisme* forgé dans le cadre de ce régime mérite ainsi d'être saisi comme un phénomène qui surgit dans un contexte historique particulier, à la fois *national* et *européen*.

En Roumanie, l'attraction fasciste est née dans les années 1920 afin de s'intensifier graduellement dans la décennie suivante. Surtout au milieu des années 1930, quand la popularité de la dictature mussolinienne monte en flèche. Le régime politique des « chemises noires » semble d'être de plus en plus fort, notamment après la conquête de l'Ethiopie (1935–1936). Enfin, le mimétisme fasciste connait son apogée pendant le régime autoritaire des années 1938–1940. Comme nous allons montrer, cette fois non seulement en relation avec l'Italie, mais également par rapport avec l'Allemagne nazie. La Roumanie n'échappe pas à la vague antilibérale qui secoue l'Europe. Le mimétisme carliste devient alors de plus en plus visible, parallèlement à une forte montée de l'autoritarisme monarchique. L'alternative d'un gouvernement autoritaire devient de plus en plus à la mode, elle semble de plus en plus moderne et attrayante.

[39] J'ai examiné la nature réformatrice du régime carliste dans un autre article. Voir : Doru Adrian Lixandru, *Le monarchisme comme idéologie de la palingénésie nationale dans la Roumanie des années trente*, in « Studia Politica », vol. XVI, nr. 3, 2016, p. 313–330.

LA PRATIQUE DU MIMÉTISME PENDANT LE RÉGIME AUTORITAIRE

Le mouvement politique monarchiste aboutit à monopoliser le gouvernement dans la Grande Roumanie par un coup d'État mis en place le 10 février 1938, quand l'activité des partis politiques est interdite. La mise en place de la dictature royale est bientôt suivie par l'arrestation de Corneliu Zelea-Codreanu, leader de la Garde de Fer, qui subit un procès truqué. Celui-ci est accusé d'outrage contre un ministre en fonction (il insulte l'historien monarchiste Nicolae Iorga, alors conseiller royal) mais aussi d'avoir conspiré avec des « puissances étrangères » (plus précisément avec l'Allemagne nazie[40]) pour renverser l'ordre politique existante. Les légionnaires sont perçus alors par les autorités de l'État comme un nationalisme fasciste concurrent, sinon comme une organisation anarchiste. À l'occasion des élections de la fin de l'année 1937, leur parti politique – Tout pour le Pays (*Totul Pentru Țară*) – réussit à obtenir 15,58 % des voix[41], ce qui inquiète le roi et ses collaborateurs. Le monarque lui-même parle d'un coup d'État qui aurait été préparé par cette organisation fasciste, qu'il associe avec « *le complet renversement de l'ordre social et de notre politique extérieure traditionnelle* »[42]. Pour lui, ainsi que pour les élites traditionnelles avec lesquelles il collabore, les légionnaires représentent une forme dangereuse de radicalisme politique. Ainsi, Armand Călinescu, ancien ministre de l'Intérieur, monarchiste et adversaire acharné des légionnaires, les condamne pour le caractère « *révolutionnaire* » de leur mouvement[43]. En fait, en 1938, la plupart de l'élite de ce mouvement fasciste est enfermée. Parmi les « légionnaires », des milliers sont alors emprisonnés[44]. Ensuite, la même année, en novembre, quelques-uns de ses plus importants membres, y compris son chef, Codreanu, seront assassinés après avoir été accusés de vouloir s'évader. La mort de Codreanu affaiblit visiblement la Garde de Fer, dont l'activité se déroule dès maintenant en pleine clandestinité. Par ces actions, les carlistes essaient d'avancer l'idée de l'État fort. On y ajoute le fait que l'article 15 de la nouvelle Constitution prévoit la peine capitale pour certaines infractions (par exemple, pour les attentats menés contre les membres de la famille royale ou les

[40] Les accusateurs essaient non seulement de montrer les liens entre le Troisième Reich et les « légionnaires » roumains, mais dénoncent aussi le fait qu'en ce qui concerne la politique extérieure la Garde de Fer proclamait explicitement la nécessité d'une alliance avec l'Allemagne nazie et l'Italie fasciste.

[41] Voir: Kurt W. TREPTOW, « Alegerile din decembrie 1937 și instaurarea dictaturii regale », in *România și al doilea Război Mondial*, Iași, Centrul de Studii Românești, 1996.

[42] CAROL al II-lea, rege al României 1930–1940, *Între datorie și pasiune: însemnări zilnice 1904-1939*, vol. I, București, Silex, 1995, p. 150, 151, 232.

[43] Armand CĂLINESCU, *Însemnări politice 1916–1939*, București, Humanitas, 1990, p. 372.

[44] Zeev BARBU, « Rumania », in *European Fascism*, edited by S.J. WOOLF, London, Weidenfeld and Nicolson, 1970, pp. 160–161 ; Rebecca HAYNES, « Reluctant Allies? Iuliu Maniu and Corneliu Zelea Codreanu against King Carol II of Romania », *The Slavonic and East European Review*, vol. 85, nr. 1, 2007, p. 127.

« dignitaires de l'État »)[45]. Et on l'applique vraiment: le 21 septembre 1939, les 9 assassins du ministre de l'Intérieur Armand Călinescu (tous membres de la Garde de Fer) sont exécutés exactement à l'endroit où ils ont commis leur crime.

Du coup, Carol II joue le rôle du Sauveur pas seulement en 1930, mais aussi en 1938. Il se présente comme tel dans la proclamation qu'il prononce le 10 février, à l'occasion du coup d'État[46]. Alors, Carol II parle de sa « *volonté* » de « *sauver la Grande Roumanie* », présentant ses actions comme un « *affranchissement* » du pays des « *intérêts étroits des partis politiques* »[47]. Les acteurs de ce changement, parmi lesquels le roi s'affirme comme personnage principal, annoncent la rupture par rapport à l'ancien régime. Ensuite, ils s'emparent d'une rhétorique antiparlementaire et communiquent la préparation d'une nouvelle constitution.

On essaye ainsi d'imposer le nationalisme monarchiste comme idéologie d'État. En même temps, le mimétisme fasciste devient de plus en plus visible, d'une telle manière que la Roumanie carliste semble devenir de plus en plus un deuxième fascisme à la roumaine, après celui de la Garde de Fer. Ce mimétisme, à la fois institutionnel et idéologique, s'intensifie progressivement et il est saisissable pendant toute l'existence du régime. Chronologiquement, le premier moment qui semble trahir la sensibilité mimétique du nouveau régime c'est la mise en place d'un plébiscite national pour ratifier la Constitution autoritaire, le 27 Février 1938. Dans les années 1920 et 1930, une telle pratique est souvent utilisée dans l'Italie fasciste et dans l'Allemagne nazie pour légitimer les plus importantes réformes de l'État autoritaire[48]. Deuxièmement, le carlisme fonde un parti unique (appelé le *Front de la Renaissance Nationale*) et adopte le corporatisme pour l'organiser. Selon Antonio Costa Pinto, le corporatisme peut être envisage parmi les plus important facteurs qui trahiront le mimétisme des dictatures de l'entre-deux-guerres[49]. Pour le roi lui-même le corporatisme représente *« une voie nouvelle »*, une voie à suivre, qui aura le mérite d'englober beaucoup plus de membres de la nation au gouvernement de l'État, y compris parmi les paysans, les intellectuels, ou les petits industriels ou commerçants[50]. Troisièmement, le culte du chef connaît alors en Roumanie une forte augmentation. Par l'article 30 de la nouvelle Constitution, le roi devient tout simplement le « Chef de l'État » (*Capul Statului*)[51]. Coïncidence ou pas, les statuts du Parti National Fasciste adoptés la même année désignent Mussolini avec le même titre. Le « Duce » est appelé alors « Il Capo »,

[45] *Monitorul Oficial*, anul CVII, nr. 118, 24 mai 1939, pp. 3298–3299.

[46] *Cuvântările Regelui Carol II, 1930–1940*, vol. II, București, Fundația Regală pentru Literatură și Artă « Regele Carol II », 1940, p. 306.

[47] *Idem*, p. 306, 311, 314.

[48] Voir: Ralph Jessen, Hedwig Richter (eds), *Voting for Hitler and Stalin. Elections Under 20th Century Dictatorships*, Frankfurt, Campus Verlag, 2011.

[49] António Costa Pinto, *The Nature of Fascism Revisited*, New York, Columbia University Press, 2012, p. 125.

[50] *Cuvântările Regelui Carol II, 1930–1940*, vol. II, București, Fundația Regală pentru Literatură și Artă « Regele Carol II », 1940, p. 312.

[51] *Constituțiunea „Regele Carol II"*, București, Tipografia „Lupta", 1938, p. 10.

c'est-à-dire le « Chef » du P.N.F.[52]. Quatrièmement, en juin 1940, selon la mode consacrée en Italie et en Allemagne, le carlisme proclame la mise en place de l'État totalitaire. La dictature du parti unique par l'intermède de l'État et la dictature du chef sont alors deux aspects fondamentaux du nouvel autoritarisme.

En même temps, il ne faut pas oublier les relations institutionnelles nouées par la *Straja Țării* (établissement destiné à l'encadrement de la jeunesse), le Ministère de la Propagande et l'organisation *Muncă și Voe Bună* (Travail et Joie) avec les organismes similaires italiens (*Ministero della Cultura Popolare, Opera Nazionale Balilla, Opera Nazionale Dopolavoro*) et allemands (*Reichministerium für Volksaufklärung und Propaganda*, *Hitlerjugend* ou *Kraft durch Freude*). Les structures destinées à encadrer les individus deviennent alors indispensables pour améliorer la relation entre le régime et les masses, entre le centre et la périphérie, voire entre la politique autoritaire et les efforts menés pour annihiler toute forme de résistance civique. Prenons, par exemple, l'organisme conçu pour encadrer les travailleurs. Créé en août 1938, *Muncă și Voe Bună* (Travail et Joie) trahit le mimétisme même par son nom. *Lavoro e Gioia* (Travail et Joie) et *Kraft durch Freude* (Force par la Joie) sont les noms donnés aux structures analogues en Italie et en Allemagne. Le résultat de leur activité se montre relativement attractif. En Italie, l'*Opera Nazionale Dopolavoro* représente non seulement le plus important instrument pour contrôler les travailleurs, mais aussi la plus importante formule pour encadrer les individus[53]. En 1940, celle-ci englobe environ 4 millions de membres[54]. En ce qui concerne l'encadrement des ouvriers, Mihail Ralea (ministre du Travail) et ses collaborateurs discutent d'une manière explicite la nécessité d'imiter les établissements « *Dopolavoro* » et « *Kraft durch Freude* »[55]. À l'été 1938, Ralea va en Allemagne et en Italie précisément pour étudier leur échafaudage institutionnel, afin de le discuter ensuite avec le roi Carol II[56]. En revanche, des représentants italiens et allemands visitent à leur tour la Roumanie[57]. En fait, les visites bilatérales et les accords de collaboration facilitent la mise en place d'une forte coopération institutionnelle, y compris quand il s'agit de la propagande[58] ou de l'encadrement de la jeunesse[59]. De façon paradoxale, bien que

[52] Emilio Gentile, *Qu'est-ce que le fascisme? Histoire et interprétation*, Paris, Gallimard, 2004, p. 256.

[53] *Ibidem*, p. 286.

[54] Victoria De Grazia, *op. cit.*, p. 444.

[55] Voir: Mihail Ralea, *Munca în noul regim*, in *Era nouă*, Asociația Publiciștilor Români, București, 1938, p. 7–8; Stavri Cunescu, *Muncă și Voe Bună*, in *Muncă și Voe Bună: folosirea timpului liber al muncitorilor*, București, Imprimeria Națională, 1938, p. 12–13; Arhivele Naționale Istorice Centrale (ANIC), fond Ministerul Muncii, Sănătății și Ocrotirilor Sociale (MMSOS), dosar 1182/1938, f. 43. ANIC, fond MMSOS, dosar 980/1939, f. 11.

[56] Carol al II-lea, rege al României 1930–1940, *Între datorie și pasiune. Însemnări zilnice, 1904–1939*, vol. I, Curtea Veche, București, 2003, p. 265, 274.

[57] „Straja Țării: buletin", anul I, nr. 9–10, septembrie-octombrie 1938, p. 13–14; ANIC, fond MMSOS, dosar 1184/1938, f. 20.

[58] ANIC, fond Casa Regală. Oficiale, volumul al III-lea: Carol al II-lea, dosar 13/1940, f. 1–3; ANIC, fond Ministerul Propagandei Naționale – Cinematografie, dosar 15/1940, f. 29, 47.

[59] Voir: *Straja Țării: cinci ani de activitate 1935–1940*, București, Vremea, 1940, p. 177–226.

la *Straja Țării* est envisagée par les dirigeants comme une alternative au fascisme autochtone représentée par la Garde de Fer, la jeunesse monarchiste devient elle-même de plus en plus *fasciste* par la manière de laquelle on imite alors les établissements similaires d'Italie (*Opera Nazionale Balilla*) et de l'Allemagne (*Hitlerjugend*). Par contre, la réforme administrative qui partage la Grande Roumanie en dix nouvelles régions (*ținuturi*) s'inspire clairement d'une réforme similaire faite en 1929 dans la Yougoslavie voisine par le roi Alexandre. Là, les anciens départements (*oblasti*) sont remplacés par neuf nouvelles provinces (*banovine*), auxquelles on ajoute un district qui englobe la capitale Belgrade et ses environs. Comme chacune de ces banovine, les *ținuturi* roumains portent le nom de leur principale rivière, à l'exception de celui qui englobe la ville de Bucarest. Ensuite, si chaque *banovina* yougoslave est dirigée par un « représentant du gouvernement royal » (*ban*), de la même manière les nouvelles unités administratives roumains ont à leur tête un « résident royal » (*rezident regal*)[60].

Bien que les aspects discutés ci-dessous nous poussent à affirmer que le mimétisme est pratiqué surtout par rapport à l'Italie fasciste, il ne faut pas négliger le fait que l'augmentation des échanges économiques entre l'État roumain et l'Allemagne nazie implique alors y compris des rapports culturels et un rapprochement idéologique avec ce pays. D'une part, les acteurs du régime autoritaire carliste cherchent à trouver une source d'inspiration dans les techniques employées alors par la propagande du Troisième Reich[61]. À cet égard, en 1939, la visite de la fameuse réalisatrice allemande Leni Riefenstahl[62] n'est pas du tout faite par hasard. Les films allemands sont alors de plus en plus appréciés en Roumanie[63]. D'autre part, à cause du même rapprochement roumano-allemand, l'antisémitisme roumain commence à se fonder de plus en plus sur des bases raciales. Ce fait est d'abord visible dans le discours des acteurs du régime, comme c'est le cas du professeur de droit Ion V. Gruia, ministre de la Justice[64]. Même Carol II proclame alors « *le renforcement de la race roumaine* » comme une nécessité urgente pour faire face aux dangers qui auraient menacé la nation[65]. À cet égard, la législation antisémite introduite en 1940 en Roumanie imite les lois similaires appliquées déjà en Allemagne et en Italie[66]. Ensuite, la germanophilie se concrétise y compris par l'ouverture à Bucarest d'un Institut Scientifique Allemand et d'un Institut

[60] Christian Axboe Nielsen, *Making Yugoslavs: Identity in King Aleksandar's Yugoslavia,* Toronto, University of Toronto Press, 2014, p. 100–107.

[61] ANIC, fond Casa Regală. Miscelanee, dosar 812, f. 1, 2, 34, 37, 60; Ion D. Suchianu, *Locul cinematografului în organizația noastră*, in *Muncă și Voe Bună: folosirea timpului liber al muncitorilor*, București, Imprimeria Națională, 1938, p. 71.

[62] Voir: ANIC, fond Ministerul Propagandei Naționale – Propagandă, dosar 2546, f. 1; Idem, dosar 2291; „Neamul românesc", anul XXXIV, nr. 36, 16 februarie 1939, p. 2.

[63] ANIC, fond Ministerul Propagandei Naționale – Cinematografie, dosar 3/1939.

[64] ANIC, fond Frontul Renașterii Naționale, dosar 841, f. 2, 17, 18, 19, 20.

[65] Cité en: Simion Mehedinți, *Învățătorul în Straja Țării*, București, Cugetarea, 1938, p. 7.

[66] Voir: Lya Benjamin, *Naționalism şi antisemitism în legislația regimului autoritar al regelui Carol al II–lea*, in « *Studia et Acta Historiae Judaeorum Romaniae* », nr. 4, 1999, p. 208–219.

d'Anthropologie[67]. Le dernier, organisé auprès de la Faculté de Médicine, mit à la disposition des étudiants une collection de 5.000 crânes pour étudier du point de vue « *anthropologique* » la nation roumaine[68]. À la fin des années 1930, la popularité du Reich allemand augmente d'une manière considérable. En fait, la germanophilie du régime carliste dure jusqu'à sa chute. À cet égard, l'Institut roumain de Berlin est fondé exactement à la fin de l'été 1940[69].

Cependant, la Roumanie carliste s'aligne graduellement sur le « nouvel ordre » fasciste non seulement du point de vue politique et idéologique, mais aussi esthétique. Il y a de nombreux aspects qui nous poussent à mieux réfléchir sur la relation entre le carlisme et la théâtralisation du politique, un phénomène qui attire souvent l'attention des contemporains. Voilà un bref fragment du journal de Grigore Gafencu, homme politique et ministre des Affaires Extérieures à la fin des années trente : « *Dans la vitrine de „Julietta"* (atelier photo de Bucarest, à la fois atelier photo officiel de la Maison Royale de Roumanie – n.n.) *il y six photos. Le Roi Carol II en six uniformes différents. Au milieu, le voilà dans un uniforme de type „Kaiser Guillaume II" – casque, épaulettes, lacets, pantalons, bottes ... Un dieu, pas de la guerre, certainement, peut être ni de l'armée, mais, en tout cas, de l'uniforme. Le rythme nouveau ? Nouvelles épaulettes, nouvelles décorations, nouvelles bottes. Peut-être il y aura aussi des hommes nouveaux et des nouveaux accomplissements. Qui pourrait savoir ? En tout cas, il y a trop de photos* »[70]. Du point de vue symbolique, ce témoignage est très important, puisqu'il nous ramène à la manière de laquelle l'existence du carlisme roumain coïncide avec l' « âge d'or » de l'esthétisation du politique et de la propagande.

À cette époque, en suivant ce qui se passe en Italie et en Allemagne, les autorités du régime saisissent l'extraordinaire potentiel communicatif de l'esthétisation du politique. Le régime roumain se représente alors comme une dictature du pathos, en s'appropriant y compris le « style »[71] fasciste de gouvernement. Il ne faut pas négliger le fait que le fascisme exerce maintenant aussi une séduction sensible, manifestée par ce que Johann Chapoutot appelle un « ethos » particulier, rendu visible par la rhétorique et le décor[72]. D'ailleurs, des historiens comme George L. Mosse[73], Stanley G. Payne[74], Simonetta Falasca-Zamponi[75] ou Emilio Gentile[76] inscrivent l'esthétisation du politique parmi les traits standard du fascisme.

[67] „Curentul", anul XIII, 9 aprilie 1940, p. 3.
[68] Idem, anul XIII, 22 iunie 1940, p. 3.
[69] *Monitorul Oficial*, anul CVIII, nr. 189, 17 august 1940, p. 4210–4211.
[70] Grigore Gafencu, *Însemnări politice 1929-1939*, București, Humanitas, 1991, p. 18.
[71] Selon l'expression utilisée par l'historien Alexander J. De Grand. Voir: Alexander J. De Grand, *Fascist Italy and Nazi Germany. The 'fascist' style of rule*, London, Routledge, 2004, p. 117–122.
[72] Johann Chapoutot, *op. cit.*, p. 3.
[73] George L. Mosse, *La révolution fasciste. Vers une théorie générale du fascisme*, Paris, Seuil, 2003.
[74] Stanley G. Payne, *A History of Fascism, 1914–1945*, London, Routledge, 1995, p. 12–13.
[75] Simonetta Falasca-Zamponi, *Fascist Spectacle: the Aesthetics of Politics in Mussolini's Italy*, Berkeley, University of California Press, 1997.
[76] Emilio Gentile, *La religion fasciste. La sacralisation de la politique dans l'Italie de Mussolini*, Paris, Perrin, 2002.

Pour définir les fascismes européens, Mary Ann Frese Witt propose même le concept de « *aesthetic fascism* », à côté d'autres caractéristiques génériques[77]. En revanche, quand il se réfère au style de gouvernement des régimes fascistes, Walter Benjamin parle d'une « esthétisation » du politique[78]. Les idées et les messages peuvent être exprimées aussi autrement que par les mots et le régime carliste utilise souvent les images, les gestes, les cérémonies ou l'architecture afind de déployer (tout d'abord, dans la seconde moitié des années trente) une véritable « *visual culture* », considérée par Stanley G. Payne comme une caractéristique fondamentale des fascismes européennes de cette époque[79]. L'État de la monarchie autoritaire utilise ainsi un riche répertoire de pratiques culturelles pour légitimer son gouvernement et projeter (esthétiquement) le consensus national tant proclamé. Certainement, ce régime politique n'est pas *si fasciste* comme le régime mussolinien ou l'État national-socialiste. Pourtant, il se montre de plus en plus *fasciste* et cela se passe y compris par un processus d'esthétisation du politique. Pour persuader les citoyens, on accorde une attention particulière au rituel, aux formes et aux représentations visuelles. À cette époque, on alloue de nombreuses ressources pour les cérémonies et les défilés, mais aussi pour les expositions ou les édifices monumentaux. On y ajoute la préoccupation particulière du roi pour les discours et les gestes symboliques, ainsi que la présence de plus en plus importante de l'Église orthodoxe dans le cadre des cérémonies nationales, avec toute l'opulence du rituel, des costumes et des ornements qu'elle partage. L'Église offre ainsi à la royauté une recharge sacrale, en tenant compte du fait que la monarchie représente par définition le sacré[80]. En s'affichant à côté de l'Église orthodoxe dans l'espace public, Carol II cherche à raffermir sa propre sacralité.

Tout d'abord, le roi lui-même montre un sens esthétique assez prononcé, d'où sa passion remarquable pour les formes et les images, pour les gestes symboliques et les discours. Par exemple, il est reconnu parmi les plus importants collectionneurs de timbres du monde. Selon le témoignage du premier ministre de l'Économie de son règne, au lendemain de la Restauration le monarque était plutôt préoccupé de choisir la nouvelle série de timbres que par les affaires concernant l'économie nationale, gravement affectée alors par la Grande Dépression[81]. D'ailleurs, Carol II change les uniformes de l'armée et introduit des nouvelles

[77] Mary Ann Frese Witt, *The Search for Modern Tragedy: Aesthetic Fascism in Italy and France*, Ithaca, Cornell University Press, 2001, p. 232.

[78] Walter Benjamin, *The Work of Art in the Age of Mechanical Reproduction*, in Walter Benjamin, *Illuminations*, edited and with an *Introduction* by Hannah Arendt, New York, Schocken Books, 2007, p. 241.

[79] Stanley G. Payne, *op. cit.*, p. 13.

[80] Voir: James George Frazer, *The Golden Bough: a study in comparative religion*, London, Macmillan, 1900; Ernst Kantorowicz, *The King's Two Bodies: a study in mediaeval political theology*, Princeton, Princeton University Press, 1957; Marc Bloch, *Les rois thaumaturges: étude sur le caractère surnaturel attribué à la puissance royale particulièrement en France et en Angleterre*, Paris, Gallimard, 1987.

[81] Ion Răducanu, *Din amintirile unui septuagenar*, București, editura Enciclopedică, 2001, p. 174.

décorations dès juin 1930[82]. Pourtant, sa passion esthétique ne se résume pas aux timbres, uniformes et décorations, mais concerne aussi les défilés, les cérémonies ou les expositions. Plusieurs témoins montrent l'engagement du monarque dans la mise en place de toutes ces actions[83]. Le plus souvent, Carol II établit lui-même le modèle des uniformes, des timbres, des décorations ou des cartes postales[84] ou la création de l'Office National de Tourisme comme instrument de propagande[85]. On discute avec lui y compris la structure des expositions (soient-elles nationales ou internationales)[86] ou le programme des fêtes nationales[87]. Chaque mise en scène de ce type (sous la forme d'un défilé, par exemple) a pour but de projeter l'image d'une foule fraternisée, mobilisée et forgée dans le cadre d'un mécanisme centré sur le monarchisme et le nationalisme. Le régime carliste montre ainsi y compris sa volonté de monopoliser le nationalisme. Bref, un nationalisme officiel cherche d'exclure les nationalismes qui ne sont pas reconnus, surtout celui de la Garde de Fer, présenté comme anti-systémique et donc dangereux pour la stabilité et l'unité nationale instaurées avec la mise en place du nouveau régime. Cependant, il ne s'agit pas simplement de « démonstrations de force contre la Garde de Fer », comme certains auteurs les ont considérées[88]. Il faut tenir compte du fait que l'engagement des individus et des masses dans ces actions au caractère national fait partie d'un style politique nouveau, largement répandu alors en Europe et propre aux régimes autoritaires, fascistes d'abord.

Cette esthétisation (centrée à la fois sur la nation et la personne du monarque) se cristallise d'une manière progressive. Au début de la décennie, elle est visible surtout dans le cadre des cérémonies ayant un caractère national, où participent

[82] Mihail Manoilescu, *Memorii*, vol. I, București, editura Enciclopedică, 1993, p. 258.

[83] Carol al II-lea, rege al României 1930–1940, *Între datorie și pasiune. Însemnări zilnice 1904–1939*, vol. I, București, Silex, 1995, p. 187, 193, 194, 228; Idem, *Între datorie și pasiune. Însemnări zilnice 1904–1939*, vol. I, București, Curtea Veche, 2003, p. 246, 247, 267, 341, 342, 347; Idem, *Între datorie și pasiune. Însemnări zilnice 1939–1940*, vol. II, București, Curtea Veche, 2003, p. 158; Victor Slăvescu, *Note și însemnări zilnice*, vol. II, București, editura Enciclopedică, 1996, p. 405; Constantin Argetoianu, *Însemnări zilnice*, vol. IV, București, Machiavelli, 2002, p. 39; Idem, *Însemnări zilnice*, vol. VI, București, Machiavelli, 2003, p. 22–23.

[84] ANIC, fond Regele Carol II. Arhiva personală, dosar II/61, f. 1; ANIC, fond Casa Regală. Oficiale, vol. III: Carol II, dosar 141/1939; Alexandru Vaida-Voevod, *Memorii*, vol. III, Cluj-Napoca, Dacia, 1998, p. 190; Constantin Argetoianu, *Însemnări zilnice*, vol. I, București, Machiavelli, 1998, p. 459; Idem, *Însemnări zilnice*, vol. II, București, Machiavelli, 1999, p. 251.

[85] „România: revista Oficiului Național de Turism", anul III, nr. 2, februarie 1938, p. 25.

[86] ANIC, fond Ministerul Propagandei Naționale – Propagandă, dosar 1780/1936, f. 1; Idem, dosar 2116, f. 26; ANIC, fond Președinția Consiliului de Miniștri, dosar 113/1938, f. 1, 20; ANIC, fond Casa Regală. Oficiale, vol. III: Carol II, dosar 30/1937, f. 1, 6; Idem, dosar 130/1936, f. 1; ANIC, fond Fundațiile Culturale Regale. Centrala (1921–1946), dosar 100/1938, f. 1; Carol al II–lea, rege al României 1930–1940, *Între datorie și pasiune. Însemnări zilnice 1904–1939*, vol. I, București, Silex, 1995, p. 155.

[87] Valeriu Pop, *Amintiri politice*, București, Vestala, 1999, p. 59; ANIC, fond Casa Regală. Oficiale, vol. III: Carol II, dosar 127/1939, f. 136–138; ANIC, fond Fundațiile Culturale Regale. Centrala (1921–1946), dosar 37/1938, f. 63.

[88] Antonio Momoc, *Capcanele politice ale sociologiei interbelice: școala gustiană între carlism și legionarism*, București, Curtea Veche, 2012, p. 202.

ensemble la monarchie et l'église orthodoxe. Ensuite, elle monte en intensité dans les années 1934–1935 (avec l'adoption du salut romain, la fondation de la *Straja Țării* ou la création des expositions annuelles régulières comme « Le Mois de Bucarest » – *Luna Bucureștilor* – ou « Le Mois du Livre » – *Luna Cărții*), pour atteindre son apogée pendant le régime autoritaire. Une fois inauguré en février 1938, on essaye alors de sacraliser la monarchie, la nation et l'État y compris à travers une esthétisation du politique.

Par rapport à l'esthétique fasciste, le mimétisme carliste devient visible par l'usage du salut romain, de l'uniforme, de l'architecture monumentale ou du serment de fidélité fait au chef. Sans soutenir que ces coutumes s'inspirent directement du dehors du pays, ce n'est pas moins important le fait qu'elles deviennent une pratique courante dans le cadre des fascismes européens. À cette époque, le salut romain[89] est de plus en plus utilisé à partir des années 1934–1935, avant d'être généralisé et officialisé pendant la dictature. Il était déjà répandu parmi les membres de la Garde de Fer, mais à partir du milieu de cette décennie il est emploie de plus en plus souvent par les *străjeri*, par le souverain lui-même, et, ensuite, par les membres du parti unique. Carol II semble l'utiliser pour la première fois en 1934[90]. Deux années plus tard, l'historien Nicolae Iorga, toujours proche collaborateur du roi, est salué par le monarque d'une manière « *romaine* ». Accidentellement ou pas, les deux discutent alors sur les ambitions impériales de l'Italie fasciste[91].

Pendant le régime autoritaire, le salut romain est utilisé comme un vecteur symbolique pour exprimer une discipline et une solidarité nouvelles. Son usage devient « *obligatoire* » pour les *străjeri* (les membres de la *Straja Țării*) en 1938[92] et ensuite, dès le 1er janvier 1939, pour tous les « *dignitaires* » de l'État, les membres du parti unique et les fonctionnaires publics[93]. L'automne de la même année, une fois encadrés dans une organisation dénommé le « Front National Estudiantin » (*Frontul Național Studențesc*), les étudiants sont obligés eux-aussi de l'adopter[94]. Le régime cherche toutefois à accrocher un trait originel au salut romain, qui en Roumanie est accompagné aussi par le vœu « Sănătate! » (*Santé!*). « Sănătate! » est un salut protocolaire, mais aussi un appel symbolique. Il est fait au nom du roi est part de la monarchie pour renouveler et guérir une entière nation. En même temps, son usage devait permettre à repérer l'approbation ou la réserve par rapport au régime carliste.

[89] Voir: Allert Tilman, *Le salut allemand. Histoire d'un geste funeste*, Paris, Éditions Jacqueline Chambon, 2006; Martin M. Winkler, *The Roman Salute: Cinema, History, Ideology*, Columbus, The Ohio State University Press, 2009.

[90] Armand Călinescu, *Însemnări politice 1916–1939*, București, Humanitas, 1990, p. 219.

[91] Nicolae Iorga, *Memorii*, vol. VII, București, editura „Națională" S. Ciornei, 1938, p. 319.

[92] Teofil Sidorovici, *Straja Țării: circulara-directivă nr. 1*, București, Tipografia „Bucovina" I.E. Torouțiu, 1938, p. 55; ANIC, fond Frontul Renașterii Naționale, dosar 591, f. 59.

[93] Voir: *Noua uniformă a miniștrilor. A fost introdus salutul roman*, in „Curentul", anul XII, 4 ianuarie 1939, p. 11; *Legea Frontului Renașterii Naționale*, București, Imprimeria Națională, 1940.

[94] *Monitorul Oficial*, anul CVII, nr. 242, 19 octombrie 1939, p. 5873–5874.

Autrement, l'esthétisation carliste du politique ne se fait pas seulement par le salut romain, mais aussi par le port de l'uniforme et par la généralisation progressive des serments collectifs et publics. En dehors des militaires, l'uniforme est répandu graduellement parmi les membres du gouvernement et du parti unique, mais aussi parmi les *străjeri* et les fonctionnaires de l'État. Le port de l'uniforme et le rituel du serment occupent une place essentielle dans la liturgie fasciste dès ses débuts[95]. Ce dernier phénomène est fort important, d'autant plus qu'en Roumanie les serments sont prêtés à la personne du monarque. Le fait de prêter serment de fidélité au monarque, d'une manière solennelle et dans un espace public, acquiert dans les années 1938–1940 une importance particulière. Le régime autoritaire fait des efforts pour institutionnaliser cette pratique, appliquée alors à de plus en plus catégories sociales (militaires, anciens combattants, membres du gouvernement ou du parti unique, résidents royaux, fonctionnaires de l'État, instituteurs, agents de la Sureté, prêtres, étudiants ou *străjeri*). On y ajoute le clergé et le corps enseignant appartenant aux minorités nationales. Pour ceux-ci, le serment de fidélité fait au roi serait à la fois une preuve de loyauté par rapport à l'État roumain[96]. Souvent, cette pratique est sacralisée par la présence des prêtres orthodoxes.

Ensuite, le rapprochement symbolique entre carlisme et esthétique peut être saisi y compris à travers l'architecture. Dans les régimes totalitaires ou autoritaires des années 1930, l'architecture est souvent employée comme outil de persuasion idéologique, c'est-à-dire pour légitimer et renforcer le pouvoir des gouvernants[97]. À cette époque, le style moderniste s'épanouit en Roumanie (surtout à Bucarest[98]), le plus souvent influencé par les formules néoclassiques consacrées alors en Italie et en Allemagne. Cette influence est extrêmement visible tant dans la façon dont les autorités élaborent les plans d'urbanisme que dans le style des bâtiments érigés ou destinés à être érigés. Par exemple, par rapport aux plans envisagées pour aménager ou réaménager les plus importantes places publiques de la capitale : la

[95] Emilio Gentile, *La religion fasciste. La sacralisation de la politique dans l'Italie de Mussolini*, Paris, Perrin, 2002, p. 57.

[96] *Monitorul Oficial*, anul CVI, nr. 143, 25 iunie 1938, p. 3020; Idem, anul CVII, nr. 75, 29 martie 1939, p. 1620; Idem, anul CVII, nr. 256, 4 noiembrie 1939, p. 6137–6154.

[97] Voir: Barbara Miller–Lane, *Architecture and Politics in Germany 1918–1945*, Harvard, Harvard University Press, 1968; Robert R. Taylor, *The Word in Stone: the Role of Architecture in National Socialist Ideology*, Berkeley, University of California Press, 1974; Alexander Scobie, *Hitler's State Architecture: the Impact of Classical Antiquity*, Pennsylvania State University Press, 1990; Piere Boudon, *L'architecture des années 30 ou l'inversion des signes*, in Régine ROBIN (dir.), *Masses et culture de masse dans les années trente*, Paris, Les Éditions Ouvrières, 1991, p. 135–162; Franco Borsi, *L'ordre monumental. Europe 1929–1939*, Paris, Hazan, 1986; *Art and Power: Europe under the Dictators 1930–1945*, London, Hayward Gallery, 1995; Miguel Abensour, *De la compacité. Architectures et regimes totalitaires*, Saint-Herblain, Sens & Tonka, 1997; Emilio Gentile, *Fascismo di Pietra*, Roma, Laterza, 2007.

[98] Voir: Luminița Machedon, Ernie Scoffham, *Romanian Modernism. The Architecture of Bucharest, 1920–1940*, New York, Massachusetts Institute of Technology Press, 1999; *Modern Architecture in Interbellum Romania*, București, NOI Media Print, 2013; *București, anii 1920–1940. Între avangardă și modernism*, București, Simetria, 1994; Carmen POPESCU (coord.), (*Dis) Continuități. Fragmente de modernitate românească în prima jumătate a secolului al 20-lea*, Bucureşti, Simetria, 2010.

place de la Victoire (*Piața Victoriei*), la place du Palais Royal (*Piața Palatului Regal*) et la place « 8 Juin » (dédiée à la Restauration). L'historienne Cathérine Durandin a légitimement remarqué le fait que la ville de Bucarest se dote assez rapidement d'une architecture monumentale impressionnante (voir : le palais Royal situé sur la Calea Victoriei, les nouveaux bâtiments des ministères des Affaires Étrangères ou de l'Intérieur, ainsi que les édifices de l'École Supérieure de Guerre et des Chemins de Fer Roumaines[99], de la Faculté de Droit, de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine ou de la Gare Royale de Mogoșoaia). Certes, le style architectural employé à cette époque est destiné à exposer aux regards le pouvoir et la dynamique d'un État renouvelé par la monarchie, mais celui-ci montre en même temps une sensibilité *fasciste* particulière.

Cela est perceptible aussi à travers les expositions et les diverses compétitions sportives. Ces dernières ne cessent pas de proliférer. Pendant le régime autoritaire, on organise non seulement la « Coupe du Roi Carol II » (football), le Grand Prix de l'Aviation « Carol II », la « Coupe de la Restauration » (cyclisme) ou le Prix Royal (hippisme), mais aussi le Grand Prix National pour le Tourisme « Le Roi Carol II » ou le « Concours National du Blé ». À la fin de ce dernier, le monarque accorde personnellement des prix aux meilleurs agriculteurs du pays[100]. En ce qui concerne les expositions, le règne de Carol II semble être un véritable « âge d'or » non seulement par rapport aux expositions nationales, mais aussi en ce qui concerne la participation de la Roumanie aux expositions internationales. Comme c'est le cas de l'Italie fasciste et de l'Allemagne nazie, le régime carliste emploie à son tour ces événements comme un vecteur destiné à propager son propre modèle de modernité.

L'accroissement du nombre des expositions commence à la moitié de la décennie, pour atteindre ensuite son apogée dans les années du régime autoritaire. Une attention particulière est accordé au « Mois de Bucarest » et au « Mois du Livre », mais aussi à l'Exposition Internationale « Muncă și Voe Bună » (*Travail et Joie*), organisée à Bucarest en 1939[101]. Toutefois, celles-ci n'épuisent pas la question des expositions carlistes. Elles sont en même temps une pratique des *străjeri*, mais le monarque inaugure, visite et patronne aussi des expositions de l'industrie ou du sport, de l'agriculture, des transports ou du tourisme. Carol II lui-même partage une vraie passion pour ces manifestations. En 1938, par exemple, il envisage même la mise en place d'une grande exposition destinée à montrer « *tout* » ce qui s'est réalisé dans la Grande Roumanie après la Grande Guerre[102]. En revanche, à l'époque de la dictature, l'État roumain participe également aux expositions organisées en Italie et en Allemagne. À Milan, en avril 1939, le pavillon roumain de la célèbre foire « Triennale » est abrité par un édifice érigé d'une manière extrêmement classique et romaine par l'achitecte Constantin

[99] Cathérine Durandin, *Bucarest. Mémoires et promenades*, Paris, Éditions Hesse, 2000, p. 185.
[100] *Monitorul Oficial*, anul CVI, nr. 26, 2 februarie 1938, p. 695.
[101] Voir: *Expoziția Internațională „Muncă și Voe Bună": călăuză*, București, Atelierele Luceafărul S.A., 1939; ANIC, fond Ministerul Muncii, Sănătății și Ocrotirilor Sociale, dosar 1192/1938.
[102] ANIC, fond Ministerul Propagandei Naționale – Propagandă, dosar 2116, f. 26.

Moșinschi[103], comme un symbole de la fraternité latine qui lie alors les deux nations. Autrement, la même année, à Berlin, le centre de propagande touristique roumaine présente environ 200 affiches et photos qui montrent les accomplissements de l'industrie roumaine, le patrimoine du pays et la beauté des régions qui mériterait d'être visitées. Ensuite, on trouve le buste du roi Carol II, placé exactement au milieu de la « Maison de l'artisanat allemand » (*Haus des deutschen Handwerks*)[104]. La figure du *chef* est omniprésente non seulement aux expositions fascistes italiennes ou allemandes, mais également dans le cadre de celles organisées par la Roumanie carliste.

En fait, la mise en place des pavillons roumains semblent être de plus en plus confiées aux Fondations Culturelles Royales[105]. À Bruxelles (1935), Paris (1937) et New York (1939), la monarchie et ses initiatives (les Fondations Culturelles Royales, la Straja Țării, les politiques destinées aux villages et aux paysans, etc.) dominent l'image générale de la Grande Roumanie et les représentations du roi (statues et bustes monumentales) jouissent toujours d'une place centrale. Prenons l'exemple de l'exposition de New York, dont le thème est « La construction du monde de demain » (« Building the World of Tomorrow »). Là, les organisateurs consacrent au passé des Roumains une frise historique grandiose. Réalisée par le sculpteur Mac Constantinescu, celle-ci est destinée à montrer, à travers une esthétique monumentale, plus de deux mille ans de continuité historique « nationale », à partir de l'ancienne Dacie antique jusqu'au règne du Carol II[106]. Dans le même pavillon roumain, une fresque exécutée sur un mur nous montre le monarque au milieu d'un groupe d'intellectuels, de paysans et de travailleurs, peut-être une allusion faite aux « forces productives » de la nation. Parmi tous ces acteurs, le roi serre la main d'un paysan, signe de la fraternité qui unit Carol II et cette couche sociale mais aussi du souci que le monarque aurait montré pour sa nation paysanne[107].

Il est évident que le régime carliste se rapproche du fascisme y compris par la façon dont il emploie ces initiatives pour des buts politiques et idéologiques. À l'Exposition Internationale « Travail et Joie » de 1939, les organisateurs roumains adoptent une architecture monumentale visiblement influencée par le style fasciste italien. Ce style totalitaire, qui frappe à la fois par sa monumentalité néoclassique et sa simplicité, devrait exprimer alors les nouvelles valeurs étiques et esthétiques de l'autorité et du nationalisme roumain. La mise en scène se montre révélatrice non seulement par la manière dont on montre le prestige de la monarchie et de

[103] ANIC, fond Ministerul Propagandei Naționale – Propagandă, dosar 2409, f. 8–9; ANIC, fond Președinția Consiliului de Miniștri, dosar 254/1939, f. 152.

[104] ANIC, fond Casa Regală. Oficiale, volumul al III-lea: Carol al II-lea, dosar 127/1939, f. 101–104.

[105] ANIC, fond Casa Regală. Diverse, dosar 12/1936; ANIC, fond Casa Regală. Oficiale, vol. III: Carol II, dosar 30/1937, f. 1, 6; *Monitorul Oficial*, anul CVI, nr. 112, 18 mai 1938, p. 2413; ANIC, fond Fundațiile Culturale Regale. Centrala (1921–1946), dosar 8/1938, p. 17, 18, 79, 81, 83, 107, 109; Idem, dosar 100/1938, f. 1.

[106] Raluca Preotu, *De la București prin New York la Cleveland – friza sculptată a Istoriei românilor de Mac Constantinescu*, in « Transilvania », 2014, nr. 1, p. 48–56.

[107] Pour une reproduction de cette image, voir: *Cele Trei Crișuri*, nr. 7–8, iulie-august 1939, p. 141.

l'État roumain « renouvelé » mais en même temps par le fait qu'on essaye de projeter l'image d'une Grande Roumanie bien intégrée dans le *nouvel ordre* des régimes autoritaires de droite. Tout d'abord, par la figure du dirigeant, qui se contente d'une centralité dans chaque pavillon roumain, Carol II devenant ainsi un homologue local du *Duce* italien et du *Führer* allemand. Ensuite, par le style architectural utilisé pour la construction des bâtiments, qui imite les formules consacrées alors en Italie et en Allemagne. Troisièmement, par la propagande destinée à montrer les similarités entre les trois États et l'admiration pour l'œuvre de « régénération » mise en place par les régimes de Rome et de Berlin[108]. Du coup, à l'occasion de l'ouverture de cette exposition, le roi Carol II reçoit personnellement une réplique en bronze de l'« Arc du Constantin »[109], accordée par les représentants de l'État fasciste italien[110]. À Bucarest, l'Italie et l'Allemagne sont les invités les plus importants, à côté de la Grèce, de la Bulgarie et de la France. Après le pavillon de la Roumanie, leurs pavillons occupent les espaces les plus larges.

Chacune de ces expositions remplit une fonction idéologique. L'esthétisation du politique, la théâtralité, l'attention particulière accordé aux formes et aux symboles, la primauté de la communauté organique (totalitaire) sur l'individu, voilà quelques représentations qui révèlent le mimétisme pratiqué par les organisateurs. À cet égard, ces évènements non seulement facilitent le mimétisme (soit-il politique, idéologique ou esthétique), mais représentent elles-mêmes une forme de mimétisme, puisqu'on s'inspire directement des manifestations semblables du fascisme italien et du national-socialisme allemand. À travers cette époque, les régimes politiques d'Italie et de l'Allemagne ont un impact majeur sur les mouvements nationalistes et autoritaires européennes y compris grâce aux performances qu'ils montrent dans la sphère de l'esthétisation du politique.

Par contre, le fascisme séduit parce qu'il propose un type de gouvernement où ce phénomène sert en même temps comme instrument pour nationaliser les masses. C'est ainsi qu'on peut envisager l'esthétisation du politique également au sein de la question plus large de la modernité du projet carliste. À partir des études de George Lachman Mosse sur la « nationalisation » des masses[111] et jusqu'aux recherches d'Emilio Gentile sur la « sacralisation » du politique[112] ou aux analyses des autres auteurs sur le style politique de l'Italie mussolinienne[113] ou de

[108] Voir: *Expoziția Internațională „Muncă și Voe Bună": călăuză*, Atelierele Luceafărul S.A., București, 1939.

[109] Arc de triomphe situé à Rome, entre le Colisée et le Palatin.

[110] Carol al II-lea, rege al României 1930–1940, *Între datorie și pasiune. Însemnări zilnice, 1904–1939*, vol. I, București, Curtea Veche, 2003, p. 247.

[111] George L. MOSSE, *The Nationalization of the Masses. Political Symbolism and Mass Movements in Germany from the Napoleonic Wars through the Third Reich*, New York, Howard Fertig, 1975; Idem, *Confronting the Nation: Jewish and Western Nationalism*, Hanover, Brandeis University Press, 1993; Idem, *La révolution fasciste. Vers une théorie générale du fascisme*, Paris, Seuil, 2003.

[112] Emilio Gentile, *La religion fasciste. La sacralisation de la politique dans l'Italie de Mussolini*, Paris, Perrin, 2002; Idem, *Politics as Religion*, Princeton, Princeton University Press, 2006.

[113] Simonetta Falasca–Zamponi, *op. cit.*; Mabel Berezin, *Making the Fascist Self. The Political Culture of Interwar Italy*, Ithaca, Cornell University Press, 1997; Marla Susan Stone, *The Patron State.*

l'Allemagne nazie[114], les chercheurs ont considéré les rituels de l'espace public parmi les plus importantes véhicules utilisés pour communiquer un certain sens politique. On ne doit pas négliger les rassemblements de foules, les cérémonies, les défilés, les uniformes, l'architecture, les concours, les expositions, les vœux ou les saluts officiels, parce que toutes celles-ci supposent une expérience politique. En fin de compte, tous les régimes politiques recourent plus ou moins à ce que Mabel Berezin appelle « une politique des symboles » pour orchestrer la dimension affective de la citoyenneté[115]. Ainsi, en Roumanie, la Place « 8 Juin » (inaugurée à l'occasion de la Restauration de 1936 sur l'endroit de l'ancienne Place de la Nation) est imaginée par des architectes comme Duiliu Marcu et Gheorghe M. Cantacuzino comme un espace destiné aux « *plus importantes cortèges, cérémonies et parades* »[116], mais celle-ci devrait servir à la fois comme lieu d'emplacement pour les nouveaux établissements des Fondations Culturelles Royales ou de l'Opéra Roumaine[117]. Ensuite, sa charge symbolique aurait été mise en évidence par des différents édifices décoratifs. Par exemple, si le centre de la place est réservé à la statue de Carol II, alors à côté de celle-ci huit statues allégoriques sont destinées à représenter les provinces « sœurs » de la Grande Roumanie (la Valachie, la Moldavie, la Dobroudja, l'Olténie, la Bucovine, la Bessarabie, le Transylvanie et le Banat)[118]. Les travaux pour son aménagement commencent dès 1936 et ils sont largement popularisés à l'époque. Pourtant, celle-ci reste plutôt au stade de projet, jusqu'à la chute du carlisme. Par contre, bien que les initiatives supposées par son édification s'avèrent d'être trop coûteuses, surtout dans le contexte du déclenchement de la guerre, la Place « 8 Juin » se montre parmi les plus intéressantes inventions idéologiques du régime carliste. Dans le cas du carlisme roumain, l'État de la monarchie autoritaire s'appuie non seulement sur les ressources offertes par l'appareil répressif et sur la distribution des postes aux fidèles de la monarchie, mais il utilise également les ressources symboliques, voir la mise en scène des fêtes nationales et des cérémonies publiques, les expositions ou la généralisation progressive du salut romain et des uniformes, sans oublier l'attention accordée à l'architecture.

Culture and Politics in Fascist Italy, Princeton, Princeton University Press, 1998; Mary Ann Frese Witt, *The Search for Modern Tragedy: Aesthetic Fascism in Italy and France*, Ithaca, Cornell University Press, 2001.

[114] Nadine Rossol, *Performing the Nation in Interwar Germany. Sport, Spectacle and Political Symbolism, 1926–1936*, London, Palgrave Macmillan, 2010; Peter Reichel, *La fascination du nazisme*, Paris, Odile Jacob, 2011; Andrew Rawson, *Showcasing the Third Reich. The Nuremberg Rallies*, Kent, Spellmount Publishers, 2012.

[115] Mabel Berezin, *op. cit.*, p. 26.

[116] Primăria Municipiului București, *Planul director de sistematizare al Municipiului Bucureşti*, București, editura Institutului Urbanistic al României, 1934, p. 68.

[117] Voir: „Amenajarea Pieţei 8 Iunie", *Neamul românesc*, anul XXXII, 24 martie 1937, p. 4; „Piaţa 8 Iunie", *Neamul românesc*, anul XXXII, 20 august 1937, p. 2; *Urbanismul*, anul XIV, nr. 9–10, septembrie-octombrie 1937.

[118] „Piaţă monumentală în Capitală", *Realitatea ilustrată*, anul XII, nr. 579, 23 februarie 1938, p. 5.

SUR LA NATURE DU RÉGIME CARLISTE

Par les réformes qu'ils pratiquent dans les années trente à travers une vision du monde fasciste, le roi et ses adeptes deviennent les vecteurs d'une série remarquable de projets avancés comme les preuves d'une véritable renaissance nationale. À cet égard, un fort mélange de monarchisme, nationalisme et fascisme distingue le carlisme dans le paysage européen de l'époque. Autrement dit, à la base du carlisme il y a un type particulier de *fascisme*. Le carlisme roumain, quant à lui, puisse ses fondements dans la monarchie. À l'optique radicale du fascisme, les carlistes ajoutent leurs propres idées. On ne se préoccupe vraiment de mettre en place un changement fondamental du statu quo, mais de dresser une barrière contre la démocratie, opposant à l'héritage libéral du XIXème siècle une vision du monde conforme à l'autoritarisme nationaliste des années trente. Prudent et conciliateur, le carlisme ne s'affiche pas d'une manière agressive sur la scène internationale; par contre. Pourtant, ses acteurs s'érigent en défenseurs de l'unité nationale à l'intérieur de la Grande Roumanie, justifiant constamment leur pratiques autoritaires y compris par le besoin de combattre les *forces centrifuges* qui auraient menacé cette unité (la Garde de Fer, les communistes, les hommes politiques démocrates ou les minorités, par exemple). Carol II et ses partisans façonnent ainsi l'existence de millions d'individus.

Dans le cadre européen de cette époque, la monarchie représentée par Carol II s'avère assez atypique. Celle-ci se montre dynamique et autoritaire, et pas apathique, conservatrice, ou partisane du statu quo démocratique, comme les monarchies constitutionnelles. À cet égard, une preuve révélatrice pourrait être la manière de laquelle cette institution ne se résume pas d'être un symbole de la nation (un parmi d'autres), mais elle devient un vecteur actif du nationalisme roumain (beaucoup plus qu'à l'époque de Carol I ou de Ferdinand I). À la fin des années 1930, Carol II devient de moins en moins un Roi et de plus en plus un *Chef,* en suivant d'une manière fidèle le modèle consacré alors en Europe, soit qu'il s'agit des États totalitaires (Allemagne – Hitler; Italie – Mussolini) ou autoritaires (Portugal – Salazar; Espagne – Franco; Turquie – Atatürk; Grèce – Metaxás).

De ce point de vue, il faut distinguer l'éclectisme qui caractérise l'idéologie et la pratique politique du roi. D'une façon surprenante, celui-ci agit non seulement en qualité de « Roi des paysans », « Gardien des frontières », « Roi de la culture », « Roi des jeunes » ou « Voïvode », mais remplit en même temps la tâche de véritable *chef* qui imite les *chefs* fascistes, en encourageant constamment la fascisation de son régime. On peut y remarquer un mélange assez particulier d'*ancien* et de *nouveau*, voir de *tradition* (on peut discuter, par exemple, ses rapports avec l'Église orthodoxe ou bien avec les paysans et les villages) et de *modernité* (à cet égard on peut mentionner à la fois son philo-fascisme et la façon dont il soutient de nombreux projets destinés à moderniser le pays).

Son régime est sans doute un phénomène assez complexe et originel. Certes, avec ses particularités, avec ses forces, avec ses faiblesses, avec ses contradictions aussi. Tout d'abord, il faut préciser que le roi Carol II n'a pas été, comme ses adulateurs le proclamaient, un chef héroïque, voire un noble protecteur de l'intérêt national. Il y a à plusieurs égards une différence considérable entre le vrai Carol et le personnage fictif inventé par les intellectuels carlistes et par la propagande. Deuxièmement, il faut aussi souligner que les politiques carlistes se heurtent à des nombreux obstacles, résistances et limites. Le régime autoritaire des années 1938–1940, par exemple, reste un plan inachevé ou incomplet. Comme c'est le cas de tous les régimes politiques, il y a toujours une différence considérable entre les représentations avancées par la propagande et la réalité, voire entre les ambitions officielles et les résultats palpables. Il faut donc envisager les idées et les pratiques associées à la monarchie comme un processus toujours en train de se faire, et pas comme un projet politique pétrifié et définitif.

Pour expliquer le visage fasciste du carlisme roumain, Martin Blinkhorn parle de l'existence d'une « contagion fasciste » (*fascist contagion*)[119] dans l'Europe de cette époque, en incluant Carol II dans la catégorie des « imitateurs fascisants » (*fascist imitators*), à côté de personnages comme Franco (Espagne), Metaxas (Grèce), Smetona (Lituanie), Salazar (Portugal) ou le maréchal Pétain (France)[120]. Par contre, le politologue Juan Linz désigne les régimes tels que celui dirigé par Carol II comme une forme de « pseudo-fascisme »[121], alors que Roger Griffin les considère une forme de « Ersatz fascism » ou de « para-fascisme ». Griffin définit le « para-fascisme » comme une forme de conservatisme autocratique qui imite seulement « partiellement » l'appareil institutionnel et le « style » de gouvernement du fascisme italien ou du nazisme allemand (à voir : le parti unique, l'encadrement de la jeunesse, le culte du chef, le corporatisme ou la rhétorique qui promet l'accomplissement d'une palingénésie nationale)[122]. Griffin propose ainsi l'emploi de l'expression « para-fascisme » dont le préfixe « para- » dénote une altération, une corruption, une simulation du fascisme « réel »[123]. Selon son modèle d'interprétation, le carlisme ne représenterait pas une forme de fascisme parce qu'il ne poursuit pas vraiment le but de créer une nouvelle communauté nationale par une transformation radicale des structures politiques, idéologiques et sociales existantes. À la différence des régimes comme celui de la Roumanie des années 1938-1940, le fascisme serait ainsi une forme d'ultranationalisme véritablement

[119] Martin Blinkhorn, *Fascism and the Right in Europe, 1919–1945*, London, Longman, 2000, p. 42.

[120] *Ibidem*, p. 110.

[121] Juan Linz, *Régimes totalitaires et autoritaires*, Paris, Armand Colin, 2006, p. 22.

[122] Roger Griffin, *Staging the Nation's Rebirth: The Politics of Aesthetics of Performance in the Context of Fascist Studies*, in Günther Berghaus (ed.), *Fascism and Theatre. Comparative Studies on the Aesthetics and Politics of Performance in Europe 1925–1945*, Oxford, Berghahn Books, 1996, p. 19.

[123] Idem, *Foreword*, in António Costa Pinto, Aristotle Kallis (eds), *Rethinking Fascism and Dictatorship in Europe*, London, Palgrave Macmillan, 2014, p. IX.

centrée sur le mythe de la mort et de la renaissance, de la décadence et du renouvellement, mythe qui propose une transformation « totale » et « radicale » du « statu quo »[124].

En bon droit on dirait que le réformisme carliste manque le dynamisme révolutionnaire spécifique à l'Allemagne nazie ou à l'Italie fasciste, qu'il tente d'imiter. Prenons l'exemple du parti unique. Dans le cas des dictatures comme celle que j'ai examine, cette structure ne représente pas, comme en Italie ou en Allemagne, le plus important instrument de l'État autoritaire, mais seulement une institution de gouvernement parmi d'autres[125]. Certains auteurs ont défini ce type de mimétisme en utilisant le concept de « hybridation » pour expliquer le processus par lequel des idées, des discours, des expérimentations institutionnelles ou des décisions politiques nées dans un certain espace vont influencer les actions des individus et des communautés appartenant à d'autres espaces d'une telle manière qu'elles subissent une « *modification* » suite à leur « *mise en place dans un contexte différent* »[126].

Il y a également de nombreuses raisons qui nous poussent à envisager le régime carliste en même temps comme une expérimentation des élites traditionnelles basée sur une appropriation sélective des pratiques consacrées alors en Italie et en Allemagne. C'est justement cette « appropriation sélective » de coutumes fascistes qui, selon Aristotle Kallis, aurait différencié le fascisme des régimes comme celui mis en place en Roumanie[127]. Ainsi, plutôt que d'offrir une véritable « voie nouvelle », les vecteurs de ces autoritarismes auraient préféré davantage le maintien du statu quo[128], d'où l'accent mit dans le cadre de ce mouvement politique sur l'importance de la tradition (soit-elle religieuse, monarchique ou paysanne). À cet égard, il ne faut pas négliger le fait que les hommes politiques carlistes se recrutent le plus souvent parmi les membres de l'élite traditionnelle peu attaché à la pratique parlementaire et méfiante à l'égard de tout changement radical (ou révolutionnaire) du statu quo. Dans les années 1938–1940, le roi semble plutôt gouverner en condominium avec les élites traditionnelles. Ces élites sont toujours préparées à apporter leur soutien à la monarchie si elles réussissent en échange à garder leur influence, voire leurs privilèges. Il est vrai aussi que cette couche sociale emploie le monarchisme pour éloigner les masses de la séduction du radicalisme (soit qu'on parle de la Garde de Fer ou du communisme).

Par contre, une autre interprétation qui mérite également d'être discutée serait celle de Dylan Riley. Par rapport à la Roumanie de Carol II, Riley parle d'un « *statism fascism* », c'est-à-dire d'un régime fasciste produit par l'État, en opposition avec celui généré « de bas en haut » par un mouvement politique autonome (comme

[124] Idem, *The Nature of Fascism*, London, Routledge, 1991, p. 165, 166, 196.

[125] António Costa Pinto, *The Nature of Fascism Revisited*, New York, Columbia University Press, 2012, p. 91.

[126] António Costa Pinto, Aristotle Kallis, *Introduction*, in António Costa Pinto, Aristotle Kallis (eds), *Rethinking Fascism and Dictatorship in Europe*, London, Palgrave Macmillan, 2014, p. 5

[127] Aristotle Kallis, *„Fascism", „Para-fascism" and „Fascistization": On the Similarities of Three Conceptual Categories*, in « European History Quarterly », vol. 33, nr. 2, 2003, p. 220, 243.

[128] Robert O. Paxton, *The Anathomy of Fascism*, New York, Alfred A. Knopf, 2004, p. 216–217.

c'est le cas en Italie et en Allemagne)[129]. Nous croyons qu'il faut bien réfléchir sur l'opinion de cet auteur, qui considère le régime autoritaire dirigé par Carol II n'est pas simplement une dictature prophylactique destinée à sauver la Roumanie de la menace représenté par la Garde de Fer, mais un essai évident d'imposer un régime fasciste « de haut en bas » (*from above*)[130]. En même temps, il ne faut pas négliger le fait que ce n'est pas facile d'évaluer le succès ou la viabilité du projet carliste puisque son existence a pris fin très tôt à cause du déclenchement de la guerre et de la chute de la Grande Roumanie[131].

Cela nous pousse à réfléchir davantage sur la nature de l'ethos à la fois réformiste, autoritaire et nationaliste affiché en Roumanie par le mouvement politique monarchiste. Comme nous avons essayé de montrer, il est né aussi dans un contexte « roumain » particulier, indépendamment de la montée des fascismes européens, bien qu'il présente de nombreuses ressemblances avec la vision du monde partagée par ces mouvements politiques. Par rapport à cette question, l'historien Johann Chapoutot nous fournit une interprétation intéressante. Ainsi, sans essayer de définir le fascisme, cet auteur préfère discuter plutôt sur l'existence d'une « culture fasciste » exprimée par un certain état d'esprit et une certaine attitude, par ce qu'il appelle un « ethos ». C'est exactement cet « ethos » qui suppose une « vision du monde », c'est-à-dire un rapport particulier au temps, au corps, à l'autre et à la communauté qui serait propre au fascisme et aux fascismes italien et allemand. Cette vision sur le monde et sur le temps, ce rapport particulier à soi-même et à l'altérité c'est ce que Chapoutot définit comme culture fasciste. Elle réponde aux défis et aux doutes générés dans le cadre des sociétés déstructurées par les bouleversements apportées par le XIX^{ème} siècle et par la Grande Guerre, à une époque ou de nombreux européens cherchent de nouvelles valeurs et de nouveaux idéaux, ainsi qu'un nouveau sentiment d'appartenance à la communauté[132]. Les chercheurs peuvent également analyser le carlisme à partir de cette théorie sur la « culture fasciste ».

Certes, il y plusieurs lectures possibles du carlisme et ces lectures ne s'excluent pas forcement l'une l'autre. À cet égard j'ai envisagé le fascisme monarchiste comme une structure d'idées et de pratiques qui se développent dans un contexte *national* particulier. Personnellement, je défends l'utilité du concept de *fascisation* proposé par Aristotle Kallis comme instrument d'analyse pour ce type de régimes. Il nous aide à mieux saisir non seulement la façon dont le régime monarchiste imite idéologiquement le paradigme politique consacré alors en Italie et en Allemagne, mais aussi la façon dont celui-ci pratique des politiques proprement *fascistes*. Bref, Kallis pense la « fascisation » (*fascistization*) d'un gouvernement autoritaire comme un processus d'adoption progressive d'idées et de pratiques *fascistes*[133]. En Roumanie, ce processus engendre ainsi un nouveau type

[129] Dylan Riley, *op. cit.*, p. 113.
[130] *Ibidem*, p. 142.
[131] *Ibidem*, p. 146.
[132] Johann Chapoutot, *op. cit.*, p. 124–125.
[133] Aristotle Kallis, *„Fascism", „Para-fascism" and „Fascistization": On the Similarities of Three Conceptual Categories*, in « European History Quarterly », vol. 33, nr. 2, 2003, p. 233–234.

de *fascisme* (*roumain* et *monarchiste*), qui mobilise, ou, pour dire autrement, qui « bouge » les individus et la communauté nationale, n'étant pas moins « vrai » que celui qu'on rencontre à cette époque en Italie, en Allemagne, en Portugal ou en Grèce. Pourtant, ce régime a été à plusieurs égards une expérience de gouvernement autoritaire qui englobe de nombreuses composantes fascistes fondamentales. Ensuite, à mon avis, dans le cas roumain, le monarchisme et le fascisme ne doivent pas être séparés artificiellement, mais, par contre, explorés ensemble comme les deux composantes fondamentales de la même formule de modernité politique et culturelle.

Le régime que j'ai examiné est un phénomène politique en mouvement, qui évolue face aux situations qu'il affronte, qui engendre des passions ou, au contraire, la haine, selon le publique auquel il fait face. Certes, le carlisme se développe autour de quelques piliers fondamentaux, mais il est sensible aux reconfigurations sociales, politiques ou idéologiques. Autrement dit, jamais le carlisme n'est enfermé dans un paradigme idéologique qui le définirait de façon dogmatique.

Dans le cadre de cette étude, le *monarchisme fasciste* représente tout d'abord un concept analytique envisagé comme un *type idéal*. Selon une théorie proposé par le penseur allemand Max Weber, le *type idéal* (*ideal type*, en; *idealtypus*, ger.) serait un instrument (ou un modèle) conceptuel établit d'une manière consciente et utilisé dans la recherche scientifique de certaines réalités sociales[134]. Celui-ci est destiné ainsi à aider le chercheur à mieux comprendre et à mieux expliquer un tel sujet ou un tel problème. Selon Weber, le *type idéal* remplit pour le chercheur le rôle d'un « pont », bâti avant que celui-ci apprend à « naviguer » en sécurité sur le vaste « océan » des phénomènes empiriques[135]. La valeur d'un *type idéal* n'est pas descriptive, mais *heuristique*. Du coup, la question fondamentale liée au *type idéal* n'est pas s'il est « vrai » ou non, mais s'il est « utile » ou pas pour le chercheur.

Personnellement, j'ai voulu explorer le parcours *fasciste* du mouvement politique carliste dans un cadre cohérent et systématique, examinant entre autres les réseaux, les interactions, les processus de diffusion. J'ai essayé ainsi de ne pas seulement décrire systématiquement les grandes événements de ce parcours, mais en même temps de doter le texte de problématiques capables de répondre aux questions essentielles pour la compréhension de l'ensemble des pratiques fascistes déroulées pendant la dictature royale roumaine. Si autrefois ce sujet resta à l'écart des grands débats historiographiques, moi, j'ai voulu le ramener au premier plan, par une recherche destinée à montrer ses particularités, notamment son remarquable mélange de *monarchisme*, *nationalisme* et *fascisme*. Voilà, brièvement, le processus cognitif fondamental qui a dicté la structure de cette recherche.

Pour mieux comprendre la Roumanie de l'entre-deux-guerres, je me suis proposé de désenclaver ce sujet pour le replacer dans une perspective de recherche

[134] Max Weber, *Economy and Society: an Outline of Interpretative Sociology*, Berkeley, University of California Press, 1978, p. 214. Voir aussi: Richard Swedberg, *The Max Weber Dictionary: Key Words and Central Concepts*, Stanford, Stanford University Press, 2005, p. 119–120.

[135] Max Weber, *The Methodology of the Social Sciences*, New York, The Free Press, 1949, p. 90.

plus vaste. J'ai essayé ainsi d'insérer le carlisme roumain non seulement dans un ensemble politique national, mais aussi international, puisque ce phénomène politique n'est pas un isolat. Par contre. Le mimétisme philo-fasciste devient progressivement une des composantes fondamentales du mouvement politique que nous avons étudié. Sans saisir sa dimension mimétique, il nous aurait été peut-être impossible de comprendre la nature moderne, voire moderniste du projet carliste.

Dans ma recherche, le concept de *monarchisme fasciste* s'est avéré d'être extrêmement utile. En fait, je veux en même temps proposer ce concept aux chercheurs comme un outil de compréhension et d'interprétation du nationalisme et de l'autoritarisme monarchique de la Roumanie des années trente. Le *carlisme* devient ainsi à la fois un *objet de recherche* et un *instrument conceptuel d'analyse*. Je me suis ainsi proposé de créer un cadre théorique et méthodologique destiné à faciliter à la fois la compréhension du phénomène de fascisation et une investigation beaucoup plus détaillée de ses particularités.

En fin de compte, en étudiant la diffusion des idées, les enjeux de pouvoir, les pratiques politiques et culturelles liées à la monarchie, je me suis également proposé d'ouvrir de nouveaux champs de recherche. Tout d'abord, je crois qu'il faut absolument analyser la nature idéologique et les pratiques du carlisme aussi selon une démarche comparative *internationale*, destinée à examiner ce mouvement politique dans un cadre historique, politique et géographique beaucoup plus large, soit-il lié à l'Europe orientale, à l'Europe centrale ou à la Péninsule balkanique. Exploré ainsi, le monarchisme roumain de cette époque devient, du point de vue scientifique, beaucoup plus intéressant et instructif.

Voilà une série d'idées et d'hypothèses sur la dynamique du nationalisme monarchiste qui attendent d'être validées ou réfutées par les chercheurs. Personnellement, je suis persuadé que la dimension *fasciste* du carlisme existe bien. Certes, il faut en retrouver les ruptures, les carrefours, les bifurcations, les initiatives carlistes s'éclairant quand ils sont replacés dans leur temps. Les idées ou les théories que j'ai proposées ne sont que les points de vue et les résultats d'une optique personnelle. Les conclusions de cette recherche sont critiquables et malléables, donc provisoires. Chaque chercheur dont l'intérêt scientifique porte sur les sujets examinés dans cette thèse peut apporter sa propre contribution à la recherche du carlisme.

dorulixandru@yahoo.com